LES OEUVRES DE MONSIEUR MOLIERE.

TOME V.

EDITION NOUVELLE,

Enrichie de Figures en taille-douce ; & augmentée des OEuvres Posthumes.

BIBLIOTECA DO EXERCITO
350415

A AMSTERDAM,
Chez JAQUES LE JEUNE.
M.DC.LXXXIV.

Pieces contenues en ce

CINQUIE'ME VOLUME.

LES FOURBERIES DE SCAPIN.

PSICHE'.

LES FEMMES SÇAVANTES.

LE MALADE IMAGINAIRE, avec les intermedes.

L'OMBRE DE MOLIERE.

Pieces contenues en ce

CINQUIE'ME VOLUME.

LES FOURBERIES DE SCAPIN.

PSICHE'.

LES FEMMES SÇAVANTES.

LE MALADE IMAGINAIRE, avec les intermedes.

L'OMBRE DE MOLIERE.

LES FOURBERIES de SCAPIN.

LES FOURBERIES DE SCAPIN,

COMEDIE.

PAR

J. B. P. DE MOLIERE.

ESCOLA CENTRAL DE OFICIOS
BIBLIOTECA

A AMSTERDAM,
Chez JACQUES LE JEUNE.

M. D. C. LXXXIV.

ACTEURS.

ARGANTE, Pere d'Octave, & de Zerbinette.

GERONTE, Pere de Leandre, & de Hiacinte.

OCTAVE, Fils d'Argante, & Amant de Hiacinte.

LEANDRE, Fils de Geronte, & Amant de Zerbinette.

ZERBINETTE, cruë Egyptienne, & reconnuë Fille d'Argante, & Amante de Leandre.

HIACINTE, Fille de Geronte, & Amante d'Octave.

SCAPIN, Valet d'Octave, & Fourbe.

SILVESTRE, Valet de Leandre.

NERINE, Nourrice de Hiacinte.

CARLE, Fourbe.

DEUX PORTEURS.

La Scene est à Naples.

LES FOURBERIES DE SCAPIN,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

OCTAVE, SILVESTRE.

OCTAVE.

AH fâcheuſes nouvelles pour un Cœur amoureux! Dures extrémitez où je me voy réduit? Tu viens, Silveſtre d'apprendre au Port, que mon Pere, revient?

SILVESTRE.

Ouy.

OCTAVE.

Qu'il arrive ce matin mesme ?

SILVESTRE.

Ce matin mesme.

OCTAVE.

Et qu'il revient dans la résolution de me marier ?

SILVESTRE.

Ouy.

OCTAVE.

Avec une Fille du Seigneur Geronte ?

SILVESTRE.

Du Seigneur Geronte.

OCTAVE.

Et que cette Fille est mandée de Tarente icy pour cela ?

SILVESTRE.

Ouy.

OCTAVE.

Et tu tiens ces nouvelles de mon Oncle ?

SILVESTRE.

De vostre Oncle.

OCTAVE.

A qui mon Pere les a mandées par une Lettre ?

SILVESTRE.

Par une Lettre.

OCTAVE.

Et cet Oncle, dis-tu, sçait toutes nos affaires ?

SILVESTRE.

Toutes nos affaires.

OCTAVE.

Ah parle, si tu veux, & ne te fais point de la sorte, arracher les mots de la bouche.

SILVESTRE.

Qu'ay-je à parler davantage ! Vous n'oubliez aucune circonstance, & vous dites les choses tout justement comme elles sont.

OCTA-

OCTAVE.

Conseille-moy, du moins, & me dy ce que je dois faire dans ces cruelles conjonctures.

SILVESTRE.

Ma foy, je m'y trouve autant embarassé que vous, & j'aurois bon besoin que l'on me conseillast moy-mesme.

OCTAVE.

Je suis assassiné par ce maudit retour.

SILVESTRE.

Je ne le suis pas moins.

OCTAVE.

Lors que mon Pere aprendra les choses, je vais voir fondre sur moy un orage soudain d'impetueuses reprimandes.

SILVESTRE.

Les reprimandes ne sont rien; & plût au Ciel que j'en fuisse quitte à ce prix! Mais j'ay bien la mine, pour moy, de payer plus cher vos folies, & je voy se former de loin un nuage de coups de bâton qui crevera sur mes épaules.

OCTAVE.

O Ciel! par où sortir de l'embaras où je me trouve!

SILVESTRE.

C'est à quoy vous deviez songer, avant que de vous y jetter.

OCTAVE.

Ah, tu me fais mourir, par tes leçons hors de saison.

SILVESTRE.

Vous me faites bien plus mourir, par vos actions étourdies.

OCTAVE.

Que dois je faire? Quelle résolution prendre? à quel remede recourir?

SCENE II.

SCAPIN, OCTAVE, SILVESTRE.

SCAPIN.

QU'est-ce, Seigneur Octave, qu'avez-vous? Qu'y a-t il? Quel desordre est ce la? Je vous voy tout troublé.

OCTAVE.

Ah, mon pauvre Scapin, je suis perdu; je suis desesperé; je suis le plus infortuné de tous les Hommes

SCAPIN.

Comment!

OCTAVE.

N'as-tu rien apris de ce qui me regarde?

SCAPIN.

Non.

OCTAVE.

Mon Pere arrive avec le Seigneur Geronte, & ils me veulent marier.

SCAPIN.

Hé bien, qu'y a t-il là de si funeste?

OCTAVE.

Helas! tu ne sçais pas la cause de mon inquietude.

SCAPIN.

Non; mais il ne tiendra qu'à vous que je ne la sçache bientost; & je suis Homme consolatif; Homme à m'interesser aux affaires des jeunes Gens.

OCTAVE.

Ah! Scapin, si tu pouvois trouver quelque invention, forger quelque machine, pour me tirer de la peine où je suis, je croirois t'estre redevable de plus que de la vie.

SCA-

SCAPIN.

A vous dire la verité, il y a peu de choses qui me soient impossibles, quand-je m'en veux méler. J'ay sans doute receu du Ciel un genie assez beau pour toutes les fabriques de ces gentillesses d'Esprit, de ces galanteries ingenieuses à qui le vulgaire ignorant donne le nom de Fourberies; & je puis dire sans vanité, qu'on n'a gueres veu d'Homme qui fût plus habile Ouvrier de ressorts & d'intrigues? qui ait acquis plus de gloire que moy dans ce noble Mestier: Mais, ma foy, le mérite est trop mal-traitté aujourd'huy, & j'ay renoncé à toutes choses depuis certain chagrin d'une affaire qui m'arriva.

OCTAVE.

Comment? Quelle affaire, Scapin?

SCAPIN.

Une avanture où je me broüillay avec la Justice.

OCTAVE.

La Justice!

SCAPIN.

Ouy, nous eûmes un petit démesslé ensemble.

SILVESTRE.

Toy, & la Justice?

SCAPIN.

Ouy. Elle en usa fort mal avec moy, & je me dépitay de telle sorte contre l'ingratitude du Siecle, que je réjolus de ne plus rien faire. Baste. Ne laissez pas de me conter vostre avanture.

OCTAVE.

Tu sçais, Scapin, qu'il y a deux mois que le Seigneur Geronte, & mon Pere, s'embarquerent ensemble pour un Voyage qui regarde certain commerce où leurs interests sont meslez.

SCAPIN.

Je ſçay cela.

OCTAVE.

Et que Leandre & moy nous fûmes laiſſez par nos Peres ; moy ſous la conduite de Silveſtre ; & Leandre ſous ta direction.

SCAPIN.

Ouy, je me ſuis fort bien acquité de ma charge.

OCTAVE.

Quelque temps aprés, Leandre fit rencontre d'une jeune Egyptienne dont il devint amoureux.

SCAPIN.

Je ſçay cela encore.

OCTAVE.

Comme nous ſommes grands Amis, il me fit auſſi toſt confidence de ſon amour, & me mena voir cette Fille, que je trouvay belle à la verité, mais non pas tant qu'il vouloit que je la trouvaſſe. Il ne m'entretenoit que d'elle chaque jour ; m'exageroit à tous momens ſa beauté, & ſa grace ; me loüoit ſon eſprit, & me parloit avec tranſport des charmes de ſon entretien, dont il me raportoit juſqu'aux moindres paroles, qu'il s'efforçoit toujours de me faire trouver les plus ſpirituelles du Monde. Il me querelloit quelquefois de n'eſtre pas aſſez ſenſible aux choſes qu'il me venoit dire, & me blâmoit ſans ceſſe de l'indifference où j'eſtois pour les feux de l'Amour.

SCAPIN.

Je ne voy pas encore où cecy veut aller.

OCTAVE.

Un jour que je l'accompagnois pour aller chez les Gens qui gardent l'Objet de ſes vœux, nous entendimes dans une petite Maiſon d'une Ruë écartée, quelques plaintes meſlées de beaucoup de ſanglots. Nous demandons ce que c'eſt. Une

Femme

Femme nous dit en soûpirant, que nous pouvions voir la quelque chose de pitoyable en des Personnes étrangeres; & qu'à moins que d'estre insensibles, nous en serions touchez.

SCAPIN.

Où est-ce que cela nous meine?

OCTAVE.

La curiosité me fit presser Leandre de voir ce que c'estoit. Nous entrons dans une Salle, où nous voyons une vieille Femme mourante, assistée d'une Servante qui faisoit des regrets, & d'une jeune Fille toute fondante en larmes, la plus belle, & la plus touchante qu'on puisse jamais voir.

SCAPIN.

Ah, ah.

OCTAVE.

Un autre auroit paru effroyable en l'état où elle estoit; car elle n'avoit pour habillement qu'une méchante petite Jupe, avec des Brassieres de nuit qui estoient de simple fûtaine; & sa coiffure estoit une Cornette jaune, retroussée au haut de sa teste, qui laissoit tomber en desordre ses cheveux sur ses épaules; & cependant faite comme cela, elle brilloit de mille attraits, & ce n'estoit qu'agrémens & que charmes, que toute sa Personne.

SCAPIN.

Je sens venir les choses.

OCTAVE.

Si tu l'avois veuë, Scapin, en l'état que je dy, tu l'aurois trouvée admirable.

SCAPIN.

Oh je n'en doute point; & sans l'avoir veuë, je voy bien qu'elle estoit tout-à-fait charmante.

OCTAVE.

Ses larmes n'estoient point de ces larmes desagreables, qui defigurent un visage? Elle avoit à pleurer, une grace touchante; & sa douleur estoit la plus belle du Monde.

SCAPIN.

Je voy tout cela.

OCTAVE.

Elle faisoit fondre chacun en larmes, en se jettant amoureusement sur le corps de cette Mourante, qu'elle appelloit sa chere Mere; & il n'y avoit personne qui n'eust l'ame percée de voir un si bon naturel.

SCAPIN.

En effet, cela est touchant; & je voy bien que ce bon naturel là vous la fit aimer.

OCTAVE.

Ah! Scapin, un Barbare l'auroit aimée.

SCAPIN.

Assurément. Le moyen de s'en empescher?

OCTAVE.

Aprés quelques paroles, dont je tâchay d'adoucir la douleur de cette charmante Affligée, nous sortîmes de là; & demandant à Leandre ce qu'il luy sembloit de cette Personne, il me répondit froidement qu'il la trouvoit assez jolie. Je fus piqué de la froideur avec laquelle il m'en parloit, & je ne voulus point luy decouvrir l'effet que ses beautez avoient fait sur mon ame.

SILVESTRE.

Si vous n'abregez ce recit, nous en voilà pour jusqu'à demain. Laissez-le moy finir en deux mots. Son cœur prend feu dés ce moment. Il ne sçauroit plus vivre, qu'il n'aille consoler son aimable Affligée. Ses frequentes visites sont rejettées de la Servante, devenuë la Gouvernante par le trépas de la Mere; voilà mon Homme au desespoir. Il

presse, suplie, conjure; point d'affaire. On luy dit que la Fille, quoy que sans bien, & sans apuy, est de Famille honneste; & qu'à moins que de l'épouser, on ne peut souffrir ses poursuites. Voilà son amour augmenté par les difficultez. Il consulte dans sa teste, agite, raisonne, balance, prend sa resolution; Le voilà marié avec elle depuis trois jours.

SCAPIN.

J'entens.

SILVESTRE.

Maintenant mets avec cela le retour impréveu du Pere, qu'on n'attendoit que dans deux moins; La decouverte que l'Oncle a faite du secret de nostre Mariage, & l'autre Mariage qu'on veut faire de luy avec la Fille que le Seigneur Geronte a euë d'une seconde Femme qu'on dit qu'il a épousée à Tarente.

OCTAVE.

Et pardessus tout cela, mets encore l'indigence où se trouve cette aimable Personne, & l'impuissance où je me voy d'avoir dequoy la secourir.

SCAPIN.

Est-ce là tout? Vous voilà bien embarassé tous deux pour une bagatelle. C'est bien là dequoy se tant allarmer. N'as tu point de honte, toy, de demeurer court à si peu de chose? Que diable, te voilà grand & gros comme Pere & Mere, & tu ne sçaurois trouver dans ta teste, forger dans ton esprit quelque ruse galante, quelque honneste petit stratageme, pour ajuster vos affaires? Fy. Peste soit du Butor. Je voudrois bien que l'on m'eust donné autrefois nos Vieillards à duper; je les aurois joüez tous deux par dessous la jambe; & je n'estois pas plus grand que cela, que je me signalois déja par cent tours d'adresse jolis.

SILVESTRE.

J'avouë que le Ciel ne m'a pas donné tes talens, & que je n'ay pas l'esprit comme toy, de me broüiller avec la Justice.

OCTAVE.

Voicy mon aimable Hiacinte.

SCENE III.

HIACINTE, OCTAVE, SCAPIN, SILVESTRE.

HIACINTE.

AH, Octave, est il vray ce que Silvestre vient de dire à Nerine? Que vostre Pere est de retour, & qu'il veut vous marier?

OCTAVE.

Ouy, belle Hiacinte, & ces nouvelles m'ont donné une atteinte cruelle. Mais que voy-je? vous pleurez! Pourquoy ces larmes? Me soupçonnez-vous, dites-moy, de quelque infidelité, & n'estes-vous pas assurée de l'amour que j'ay pour vous?

HIACINTE.

Ouy, Octave, je suis sûre que vous m'aimez; mais je ne le suis pas que vous m'aimiez toujours.

OCTAVE.

Eh peut-on vous aimer, qu'on ne vous aime toute sa vie?

HIACINTE.

J'ay ouy dire, Octave, que vostre Sexe aime moins long temps que le nostre, & que les ardeurs que les Hommes font voir, sont des feux qui s'éteignent aussi facilement qu'ils naissent.

OCTAVE.

Ah! ma chere Hiacinte, mon cœur n'est donc pas fait comme celuy des autres Hommes, & je sens

ſens bien pour moy que je vous aimeray juſqu'au tombeau.

HIACINTE.

Je veux croire que vous ſentez ce que vous dites, & je ne doute point que vos paroles ne ſoient ſinceres; mais je crains un pouvoir, qui combatra dans vôtre cœur les tendres ſentimens que vous pouvez avoir pour moy. Vous dépendez d'un Pere, qui veut vous marier à une autre Perſonne; & je ſuis ſûre que je mourray, ſi ce malheur m'arrive.

OCTAVE.

Non, belle Hiacinte, il n'y a point de Pere qui puiſſe me contraindre à vous manquer de foy, & je me reſoudray à quitter mon Païs, & le jour meſme, s'il eſt beſoin, plutoſt qu'à vous quitter. J'ay déja pris, ſans l'avoir veuë, une averſion effroyable pour celle que l'on me deſtine; & ſans eſtre cruel, je ſouhaiterois que la Mer l'écartaſt d'icy pour jamais. Ne pleurez donc point, je vous prie, mon aimable Hiacinte, car vos larmes me tuënt, & je ne les puis voir ſans me ſentir percer le cœur,

HIACINTE.

Puis que vous le voulez, je veux bien eſſuyer mes pleurs, & j'attendray d'un œil conſtant ce qu'il plaira au Ciel de réſoudre de moy.

OCTAVE.

Le Ciel nous ſera favorable.

HIACINTE.

Il ne ſçauroit m'eſtre contraire, ſi vous m'eſtes fidelle.

OCTAVE.

Je le ſeray aſſurément.

HIACINTE.

Je ſeray donc heureuſe.

SCAPIN.

Elle n'eſt pas tant ſotte, ma foy, & je la trouve aſſez paſſable.

OCTAVE.

Voicy un homme qui pourroit bien, s'il le vouloit, nous eſtre dans tous nos beſoins, d'un ſecours merveilleux.

SCAPIN.

J'ay fait de grands ſermens de ne me meſler plus du Monde; mais ſi vous m'en priez bien fort tous deux, peut-eſtre...

OCTAVE.

Ah s'il ne tient qu'à te prier bien fort, pour obtenir ton aide, je te conjure de tout mon cœur de prendre la conduite de nôtre Barque.

SCAPIN.

Et vous, ne me dites vous rien!

HIACINTE.

Je vous conjure, à ſon exemple, par tout ce qui vous eſt le plus cher au Monde, de vouloir ſervir nôtre amour.

SCAPIN.

Il faut le laiſſer vaincre, & avoir de l'humanité. Allez, je veux m'employer pour vous.

OCTAVE.

Croyque....

SCAPIN.

Chut. Allez vous-en vous, & ſoyez en repos. Et vous, preparez vous à ſoûtenir avec fermeté l'abord de vôtre Pere.

OCTAVE.

Je t'avouë que cet abord me fait trembler par avance, & j'ay une timidité naturelle que je ne ſçaurois vaincre.

SCAPIN.

Il faut pourtant paroiſtre ferme au premier choc, de peur que ſur vôtre foibleſſe il ne prenne le pié de

de vous mener comme un Enfant. Là, tâchez de vous composer par étude. Un peu de hardiesse, & songez à répondre résolument sur tout ce qu'il pourra vous dire.

OCTAVE.

Je feray du mieux que je pourray.

SCAPIN.

Cà, essayons un peu pour vous accoûtumer. Repétons un peu vôtre rôle, & voyons si vous ferez bien. Allons. La mine resoluë, la teste haute, les regards assurez.

OCTAVE.

Comme cela?

SCAPIN.

Encore un peu davantage.

OCTAVE.

Ainsi?

SCAPIN.

Bon. Imaginez vous que je suis vôtre Pere qui arrive, & répondez-moy fermement comme si c'estoit à luy mesme. Comment, Pendard, Vaurien, infame, Fils indigne d'un Pere comme moy, oses tu bien paroistre devant mes yeux aprés tes bons déportemens, aprés se lâche tour que tu m'as joüé pendant mon absence? Est-ce-là le fruit de mes soins, Maraut, est-ce-là le fruit de mes soins? le respect qui m'est deu? le respect que tu me conserves; Allons donc. Tu as l'insolence, Fripon, de t'engager sans le consentement de ton Pere; de contracter un Mariage clandestin? Répon-moy, Coquin, repons moy. Voyons un peu tes belles raisons. Oh que diable, vous demeurez interdit.

OCTAVE.

C'est que je m'imagine que c'est mon Pere que j'entens.

SCAPIN.

Eh ouy. C'eſt par cette raiſon qu'il ne faut pas eſtre comme un Innocent.

OCTAVE.

Je m'en vay prendre plus de réſolution, & je répondray fermement.

SCAPIN.

Aſſurément?

OCTAVE.

Aſſurément.

SILVESTRE.

Voilà vôtre Pere qui vient.

OCTAVE.

O Ciel! je ſuis perdu. *Il s'en fuit.*

SCAPIN.

Hola, Octave, demeurez. Octave. Le voilà enfuy. Quelle pauvre eſpece d'Homme! Ne laiſſons pas d'attendre le Vieillard.

SILVESTRE.

Que luy diray-je?

SCAPIN.

Laiſſe moy dire, moy, & ne fais que me ſuivre.

SCENE IV.

ARGANTE, SCAPIN, SILVESTRE.

ARGANTE.

A-T-on jamais oüy parler d'une action pareille à celle là?

SCAPIN.

Il a déja apris l'affaire, & elle luy tient ſi fort en teſte, que tout ſeul il en parle haut.

ARGANTE.

Voilà une temérité bien grande!

SCAPIN.

Ecoutons-le un peu.

ARGANTE.

Je voudrois bien sçavoir ce qu'ils me pourront dire sur ce beau Mariage.

SCAPIN.

Nous y avons songé.

ARGANTE.

Tacheront ils de me nier la chose?

SCAPIN.

Non, nous n'y pensons pas.

ARGANTE.

Ou s'ils entreprendront de l'excuser?

SCAPIN.

Celuy là se pourra faire.

ARGANTE.

Pretendront-ils m'amuser par des contes en l'air?

SCAPIN.

Peut estre.

ARGANTE.

Tous leurs discours seront inutiles.

SCAPIN.

Nous allons voir.

ARGANTE.

Ils ne m'en donneront point à garder.

SCAPIN.

Ne jurons de rien.

ARGANTE.

Je sçauray mettre mon pendard de Fils en lieu de sûreté.

SCAPIN.

Nous y pourvoirons.

ARGANTE.

Et pour le coquin de Silvestre, je le roüeray de coups.

SILVESTRE.

J'estois bien étonné s'il m'oublioit.

ARGANTE.

Ah ! ah, vous voilà donc, ſage Gouverneur de Famille, beau Directeur de jeunes Gens.

SCAPIN.

Monſieur je ſuis ravy de vous voir de retour.

ARGANTE.

Bonjour, Scapin, vous avez ſuivy mes ordres vrayment d'une belle maniere, & mon Fils s'eſt comporté fort ſagement pendant mon abſence.

SCAPIN.

Vous vous portez bien, a ce que je voy ?

ARGANTE.

Aſſez bien. *A Sylveſtre.* Tu ne dis mot, Coquin, tu ne dis mot.

SCAPIN.

Vôtre voyage a-t-il eſté bon ?

ARGANTE.

Mon Dieu, fort bon. Laiſſe-moy un peu quereller en repos.

SCAPIN.

Vous voulez quereller ?

ARGANTE.

Ouy, je veux quereller.

SCAPIN.

Et qui, Monſieur ?

ARGANTE.

Ce Maraut-là.

SCAPIN.

Pourquoy ?

ARGANTE.

Tu n'as pas ouï parler de ce qui s'eſt paſſé dans mon abſence ?

SCAPIN.

J'ay bien ouï parler de quelque petite choſe.

ARGANTE.

Comment quelque petite choſe ! Une action de cette nature ?

SCA-

SCAPIN.

Vous avez quelque raison.

ARGANTE.

Une hardiesse pareille à celle-là ?

SCAPIN.

Cela est vray.

ARGANTE.

Un Fils qui se marië sans le consentement de son Pere ?

SCAPIN.

Ouy, il y a quelque chose à dire à cela. Mais je serois d'avis que vous ne fissiez point de bruit.

ARGANTE.

Je ne suis pas de cet avis, moy, & je veux faire du bruit tout mon soû. Quoy, tu ne trouves pas que j'aye tous les sujets du monde d'estre en colere ?

SCAPIN.

Si fait, j'y ay d'abord esté moy, lors que j'ay sceu la chose, & je me suis interessé pour vous, jusqu'à quereller vostre Fils. Demandez-luy un peu quelles belles reprimandes je luy ay faites, & comme je l'ay chapitré sur le peu de respect qu'il gardoit à un Pere, dont il devoit baiser les pas ? On ne peut pas luy mieux parler, quand ce seroit vous mesme. Mais quoy, je me suis rendu à la raison, & j'ay consideré que dans le fond, il n'a pas tant de tort qu'on pourroit croire.

ARGANTE.

Que me viens tu conter ? Il n'a pas tant de tort de s'aller marier de but en blanc avec une Inconnuë ?

SCAPIN.

Que voulez vous, il y a esté poussé par sa destinée.

ARGANTE.

Ah, ah, voicy une raison la plus belle du monde,

de. On n'a plus qu'à commettre tous les crimes imaginables, tromper, voler, assassiner, & dire pour excuse, qu'on y a esté poussé par sa destinée.

SCAPIN.

Mon Dieu, vous prenez mes paroles trop en Philosophe. Je veux dire qu'il s'est trouvé fatalement engagé dans cette affaire.

ARGANTE.

Et pourquoy s'y engageoit-il ?

SCAPIN.

Voulez-vous qu'il soit aussi sage que vous ? Les jeunes Gens sont jeunes, & n'ont pas toute la prudence qu'il leur faudroit pour ne rien faire que de raisonnable; témoin nostre Leandre, qui malgré toutes mes leçons, malgré toutes mes remonstrances, est allé faire de son costé pis encore que vostre Fils. Je voudrois bien sçavoir si vous-mesme n'avez pas esté jeune, & n'avez pas dans vostre temps fait des fredaines comme les autres. J'ay ouy dire, moy, que vous avez esté autrefois un Compagnon parmy les Femmes, que vous faisiez de vostre drôle avec les plus galantes de ce temps là; & que vous n'en aprochiez point, que vous ne poussassiez à bout.

ARGANTE.

Cela est vray. J'en demeure d'accord; mais je m'en suis toûjours tenu à la galanterie, & je n'ay point esté jusqu'a faire ce qu'il a fait.

SCAPIN.

Que vouliez-vous qu'il fist ? Il voit une jeune Personne qui luy veut du bien; (car il tient cela de vous, d'estre aimé de toutes les Femmes) Il la trouve charmante. Il luy rend des visites; luy conte des douceurs, soûpire galamment, fait le passionné. Elle se rend à sa poursuite. Il pousse sa fortune. Le voilà surpris avec elle par ses Pa-

reus,

rens, qui la force a la main le contraignent de l'épouser.

SILVESTRE.

L'habile Fourbe que voilà !

SCAPIN.

Eussiez-vous voulu qu'il se fût laissé tuer ? Il vaut mieux encore estre marié, qu'estre mort.

ARGANTE.

On ne m'a pas dit que l'affaire se soit ainsi passée.

SCAPIN.

Demandez-luy plutost. Il ne vous dira pas le contraire.

ARGANTE.

C'est par force qu'il a esté marié ?

SILVESTRE.

Ouy, Monsieur.

SCAPIN.

Voudrois je vous mentir ?

ARGANTE.

Il devoit donc aller tout aussi-tost protester de violence chez un Notaire.

SCAPIN.

C'est ce qu'il n'a pas voulu faire.

ARGANTE.

Cela m'auroit donné plus de facilité à rompre ce Mariage.

SCAPIN.

Rompre ce Mariage !

ARGANTE.

Ouy.

SCAPIN.

Vous ne le romprez point ?

ARGANTE.

Je ne le rompray point ?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Quoy, je n'auray pas pour moy les droicts de Pere, & la raison de la violence qu'on à faite à mon Fils ?

SCAPIN.

C'est une chose dont il ne demeurera pas d'accord.

ARGANTE.

Il n'en demeurera pas d'accord?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Mon Fils!

SCAPIN.

Vôtre Fils. Voulez-vous qu'il confesse qu'il ait esté capable de crainte, & que ce soit par force qu'on luy ait fait faire les choses? Il n'a garde d'aller avoüer cela, Ce seroit se faire tort, & se montrer indigne d'un Pere comme vous.

ARGANTE.

Je me moque de cela.

SCAPIN.

Il faut pour son honneur, & pour le vôtre, qu'il dise dans le Monde, que c'est de bon gré qu'il l'a épousée.

ARGANTE.

Et je veux moy, pour mon honneur & pour le sien, qu'il dise le contraire.

SCAPIN.

Non, je suis seur qu'il ne le sera pas.

ARGANTE.

Je l'y forceray bien.

SCAPIN.

Il ne le fera pas, vous dy-je.

ARGANTE

Il le fera, ou je le des-heriteray.

SCA-

SCAPIN.

Vous ?

ARGANTE.

Moy.

SCAPIN.

Bon.

ARGANTE.

Comment, bon ?

SCAPIN.

Vous ne le des-heriterez point.

ARGANTE.

Je ne le des heriteray point ?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Non ?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Hoy. Voicy qui est plaisant. Je ne des-heriteray pas mon Fils.

SCAPIN.

Non, vous dy-je.

ARGANTE.

Qui m'en empeschera ?

SCAPIN.

Vous-mesme.

ARGANTE.

Moy ?

SCAPIN.

Ouy. Vous n'aurez pas ce cœur-là.

ARGANTE.

Je l'auray.

SCAPIN.

Vous vous moquez.

ARGANTE.

Je ne me moque point.

SCAPIN

La tendresse Paternelle fera son office.

ARGANTE.

Elle ne fera rien.

SCAPIN.

Ouy, ouy.

ARGANTE.

Je vous dy que cela sera.

SCAPIN.

Bagatelles.

ARGANTE.

Il ne faut point dire bagatelles.

SCAPIN.

Mon Dieu, je vous connois, vous estes bon naturellement.

ARGANTE.

Je ne suis point bon, & je suis méchant quand je veux. Finissons ce discours qui m'échaufe la bile. Va-t-en, pendard, va-t-en me chercher mon Fripon, tandis que j'iray rejoindre le Seigneur Geronte, pour luy conter ma disgrace.

SCAPIN.

Monsieur, si je vous puis estre utile en quelque chose, vous n'avez qu'à me commander.

ARGANTE.

Je vous remercie. Ah pourquoy faut-il qu'il soit Fils unique! Et que n'ay-je à cette heure la Fille que le Ciel m'a ostée, pour la faire mon Heritiere!

SCENE V.

SCAPIN, SILVESTRE.

SILVESTRE.

J'Avouë que tu es un grand Homme, & voilà l'affaire en bon train; mais l'argent d'autre part nous presse, pour nostre subsistance, & nous

nous avons de tous costez des Gens qui aboyent aprés nous.

SCAPIN.

Laissez-moy faire, la machine est trouvée. Je cherche seulement dans ma teste un Homme qui nous soit affidé, pour joüir un Personnage dont j'ay besoin. Atten. Tien-toy un peu. Enfonce ton bonnet en méchant Garçon. Campe-toy sur un pié. Mets la main au costé. Fais les yeux furibonds. Marche un peu en Roy de Theatre. Voilà qui est bien. Suy-moy. J'ay des secrets pour déguiser ton visage & ta voix.

SILVESTRE.

Je te conjure au moins, de ne m'aller point broüiller avec la Justice.

SCAPIN.

Va, va: nous partagerons les périls en Freres; & trois ans de Galere de plus, ou de moins, ne font pas pour arrester un noble Cœur.

Fin du Premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, ARGANTE.

GERONTE.

OUy, sans doute, par le temps qu'il fait, nous aurons icy nos Gens aujourd'huy; & un Matelot qui vient de Tarente, m'a assuré qu'il avoit veu mon Homme qui estoit prés de s'embarquer. Mais l'arrivée de ma Fille trouvera les choses mal disposées à ce que nous nous proposions; & ce que vous venez de m'aprendre de vostre Fils, romp étrangement les mesures que nous avions prises ensemble.

ARGANTE.

Ne vous mettez pas en peine; je vous répons de renverser tout cet obstacle, & j'y vay travailler de ce pas.

GERONTE.

Ma foy, Seigneur Argante, voulez vous que je vous dise; l'éducation des Enfans est une chose à quoy il faut s'attacher fortement.

ARGANTE.

Sans doute. A quel propos cela?

GERONTE.

A propos, de ce que les mauvais déportemens des jeunes Gens viennent le plus souvent de la mauvaise éducation que leurs Peres leur donnent.

ARGANTE.

Cela arrive par fois. Mais que voulez-vous dire par là?

GERONTE.

Ce que je veux dire par là?

AR-

ARGANTE.

Ouy.

GERONTE.

Que si vous aviez en brave Pere, bien morigené vostre Fils, il ne vous auroit pas joüé le tour qu'il vous a fait.

ARGANTE.

Fort-bien. De sorte donc que vous avez bien mieux morigené le vostre?

GERONTE.

Sans doute, & je serois bien fâché qu'il m'eust rien fait approchant de cela.

ARGANTE.

Et si ce Fils que vous avez en brave Pere si bien morigené, avoit fait pis encore que le mien; Eh?

GERONTE.

Comment?

ARGANTE.

Comment.

GERONTE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

ARGANTE.

Cela veut dire, Seigneur Geronte, qu'il ne faut pas estre si prompt à condamner la conduite des autres; & que ceux qui veulent gloser, doivent bien regarder chez eux, s'il n'y a rien qui cloche.

GERONTE.

Je n'entens point cette Enigme.

ARGANTE.

On vous l'expliquera.

GERONTE.

Est-ce que vous auriez ouï dire quelque chose de mon Fils?

ARGANTE.

Cela se peut faire.

GERONTE.

Et quoy encore?

ARGANTE.

Vostre Scapin, dans mon dépit, ne m'a dit la chose qu'en gros; & vous pourrez de luy, ou de quelqu'autre, estre instruit du détail. Pour moy, je vais viste consulter un Avocat, & aviser des biais que j'ay à prendre. Jusqu'au revoir.

SCENE II.

LEANDRE, GERONTE.

GERONTE.

QUe pourroit-ce estre que cette affaire cy? Pis encore que le sien! Pour moy, je ne voy pas ce que l'on peut faire de pis; & je trouve que se marier sans le consentement de son Pere, est une action qui passe tout ce qu'on peut s'imaginer. Ah vous voilà.

LEANDRE *en courant à luy pour l'embrasser.*

Ah! mon Pere, que j'ay de joye de vous voir de retour!

GERONTE *refusant de l'embrasser.*

Doucement. Parlons un peu d'affaire.

LEANDRE.

Souffrez que je vous embrasse. & que....

GERONTE *le repoussant encor.*

Doucement, vous dy-je.

LEANDRE.

Quoy, vous me refusez, mon Pere, de vous exprimer mon transport par mes embrassemens?

GERONTE.

Ouy, nous avons quelque chose à démesler ensemble.

LEANDRE.

Et quoy?

GERONTE.

Tenez vous, que je vous voye en face.

LEAN-

LEANDRE.

Comment?

GERONTE.

Regardez moy entre deux yeux.

LEANDRE.

Hé bien?

GERONTE.

Qu'est-ce donc qu'il s'est passé icy?

LEANDRE.

Ce qui s'est passé?

GERONTE.

Ouy. Qu'avez vous fait dans mon absence?

LEANDRE.

Que voulez-vous, mon Pere, que j'aye fait?

GERONTE.

Ce n'est pas moy qui veux que vous ayez fait, mais qui demande ce que c'est que vous avez fait.

LEANDRE.

Moy, je n'ay fait aucune chose dont vous ayez lieu de vous plaindre.

GERONTE.

Aucune chose?

LEANDRE.

Non.

GERONTE.

Vous estes bien resolu.

LEANDRE.

C'est que je suis seur de mon innocence.

GERONTE.

Scapin pourtant a dit de vos nouvelles.

LEANDRE.

Scapin?

GERONTE.

Ah, ah, ce mot vous fait rougir.

LEANDRE.

Il vous a dit quelque chose de moy?

GERONTE.

Ce lieu n'eſt pas tout-à-fait propre à vuider cette affaire, & nous allons l'examiner ailleurs. Qu'on ſe rende au Logis. J'y vais revenir tout à-l'heure. Ah, traiſtre, s'il faut que tu me des-honores, je te renonce pour mon Fils, & tu peux bien pour jamais te reſoudre à fuir de ma preſence.

SCENE III.

OCTAVE, SCAPIN, LEANDRE.

LEANDRE.

ME trahir de cette maniere! Un Coquin, qui doit par cent raiſons eſtre le premier à cacher les choſes que je luy confie, eſt le premier à les aller découvrir à mon Pere. Ah! je jure le Ciel, que cette trahiſon ne demeurera pas impunie.

OCTAVE.

Mon cher Scapin, que ne dois je point à tes ſoins! Que tu es un Homme admirable! Et que le Ciel m'eſt favorable, de t'envoyer à mon ſecours!

LEANDRE.

Ah, ah, vous voilà. Je ſuis ravy de vous trouver, Monſieur le Coquin.

SCAPIN.

Monſieur, vôtre Serviteur. C'eſt trop d'honneur que vous me faites.

LEANDRE *en mettant l'épée à la main*

Vous faites le méchant Plaiſant. Ah! je vous aprendray....

SCAPIN, *ſe mettant à genoux.*

Monſieur.

OCTA-

OCTAVE *se mettant entre deux, pour empescher Leandre de le frapper.*

Ah, Leandre.

LEANDRE.

Non, Octave, ne me retenez point, je vous prie.

SCAPIN.

Eh, Monsieur.

OCTAVE *le retenant.*

De grace.

LEANDRE *voulant frapper Scapin.*

Laissez-moy contenter mon ressentiment.

OCTAVE.

Au nom de l'amitié, Leandre, ne le mal-traittez point.

SCAPIN.

Monsieur, que vous ay-je fait?

LEANDRE *voulant le frapper.*

Ce que tu m'as fait, traistre?

OCTAVE *le retenant.*

Eh doucement.

LEANDRE.

Non, Octave, je veux qu'il me confesse luy-mesme tout à l'heure la perfidie qu'il m'a faite. Ouy, Coquin, je sçay le trait que tu m'as joüé, on vient de me l'aprendre; & tu ne croyois pas peut-estre que l'on me dût revéler ce secret: mais je veux en avoir la confession de ta propre bouche, ou je vay te passer cette épée au travers du corps.

SCAPIN.

Ah! Monsieur, auriez vous bien ce cœur là?

LEANDRE.

Parle donc.

SCAPIN.

Je vous ay fait quelque chose, Monsieur?

LEANDRE.

Ouy, Coquin; & ta conscience ne te dit que trop ce que c'est.

SCAPIN.

Je vous assure que je l'ignore.

LEANDRE *s'avançant pour le frapper.*

Tu l'ignores!

OCTAVE *le retenant.*

Leandre.

SCAPIN.

Hé bien, Monsieur, puis que vous le voulez, je vous confesse que j'ay beu avec mes Amis ce petit Quarteau de Vin d'Espagne dont on vous fit present il y a quelques jours; & que c'est moy qui fis une fente au Tonneau, & répandis de l'eau autour, pour faire croire que le Vin s'estoit échappé.

LEANDRE.

C'est toy, Pendard, qui m'as beu mon Vin d'Espagne, & qui as esté cause que j'ay tant querellé la Servante, croyant que c'estoit elle qui m'avoit fait le tour?

SCAPIN.

Ouy, Monsieur, je vous en demande pardon.

LEANDRE.

Je suis bien aise d'apprendre cela; mais ce n'est pas l'affaire dont il est question maintenant.

SCAPIN.

Ce n'est pas cela, Monsieur?

LEANDRE.

Non, c'est une autre affaire qui me touche bien plus, & je veux que tu me la dises.

SCAPIN.

Monsieur, je ne me souviens pas d'avoir fait autre chose.

LEAN-

LEANDRE *le voulant frapper.*

Tu ne veux pas parler?

SCAPIN.

Eh.

OCTAVE *le retenant.*

Tout doux.

SCAPIN.

Ouy, Monsieur, il est vray qu'il y a trois semaines que vous m'envoyastes porter le soir, une petite Montre à la jeune Egyptienne que vous aimez. Je revins au Logis mes habits tout couverts de bouë, & le visage plein de sang, & vous dis que j'avois trouvé des Voleurs qui m'avoient bien battu, & m'avoient dérobé la Montre. C'estoit moy, Monsieur, qui l'avois retenuë.

LÉANDRE.

C'est toy qui as retenu ma Montre?

SCAPIN.

Ouy, Monsieur, afin de voir quelle heure il est.

LEANDRE.

Ah, ah, j'aprens icy de jolies choses, & j'ay un Serviteur fort fidelle vrayment. Mais ce n'est pas encore cela que je demande.

SCAPIN.

Ce n'est pas cela?

LEANDRE.

Non, Infame, c'est autre chose encore que je veux que tu me confesses.

SCAPIN.

Peste!

LEANDRE.

Parle viste, j'ay haste.

SCAPIN.

Monsieur, voilà tout ce que j'ay fait.

LEANDRE *voulant frapper Scapin.*

Voilà tout ?

OCTAVE, *se mettant au devant.*

Eh.

SCAPIN.

Hé bien ouy, Monsieur, vous vous souvenez de ce Loup-garou il y a six mois qui vous donna tant de coups de baston la nuit, & vous pensa faire rompre le cou dans une Cave où vous tombâtes en fuyant.

LEANDRE.

Hé bien ?

SCAPIN.

C'estoit moy, Monsieur, qui faisois le Loup-garou.

LEANDRE.

C'estoit toy, traistre, qui faisois le Loup-garou ?

SCAPIN.

Ouy, Monsieur, seulement pour vous faire peur, & vous oster l'envie de nous faire courir toutes les nuits comme vous aviez de coûtume.

LEANDRE.

Je sçauray me souvenir en temps & lieux de tout ce que je viens d'aprendre. Mais je veux venir au fait, & que tu me confesses ce que tu as dit à mon Pere.

SCAPIN.

A vostre Pere ?

LEANDRE.

Ouy, Fripon, à mon Pere.

SCAPIN.

Je ne l'ay pas seulement veu depuis son retour.

LEANDRE.

Tu ne l'as pas veu ?

SCAPIN.

Non, Monsieur.

LEANDRE.

Assurément ?

SCAPIN.

Assurément. C'est une chose que je vay vous faire dire par luy-mesme.

LEANDRE.

C'est de sa bouche que je le tiens pourtant.

SCAPIN.

Avec vostre permission, il n'a pas dit la verité.

SCENE IV.

CARLE, SCAPIN, LEANDRE, OCTAVE.

CARLE.

Monsieur, je vous apporte une nouvelle qui est facheuse pour vostre amour.

LEANDRE.

Comment ?

CARLE.

Vos Egyptiens sont sur le poinct de vous enlever Zerbinette, & elle-mesme, les larmes aux yeux, m'a chargé de venir promptement vous dire, que si dans deux heures vous ne songez à leur porter l'argent qu'ils vous ont demandé pour elle, vous l'allez perdre pour jamais.

LEANDRE.

Dans deux heures ?

CARLE.

Dans deux heures.

LEANDRE.

Ah, mon pauvre Scapin, j'emplore ton secours.

SCAPIN *passant devant luy avec un air fier.*

Ah, mon pauvre Scapin. Je suis mon pauvre Scapin à cette heure qu'on a besoin de moy.

LEANDRE.

Va, je te pardonne tout ce que tu viens de me dire, & pis encore, si tu me l'as fait.

SCAPIN

Non, non, ne me pardonnez rien. Passez-moy vostre épée au travers du corps. Je seray ravy que vous me tuïez.

LEANDRE.

Non. Je te conjure plutost de me donner la vie, en servant mon amour.

SCAPIN.

Point, point, vous ferez mieux de me tuër.

LEANDRE.

Tu m'es trop précieux; & je te prie de vouloir employer pour moy ce genie admirable, qui vient à bout de toute chose.

SCAPIN.

Non, tuez moy, vous dy-je.

LEANDRE.

Ah, de grace, ne songe plus à tout cela, & pense à me donner le secours que je te demande.

OCTAVE.

Scapin, il faut faire quelque chose pour luy.

SCAPIN.

Le moyen, aprés une avanie de la sorte?

LEANDRE.

Je te conjure d'oublier mon emportement, & de me prester ton adresse.

OCTAVE.

Je joins mes prieres aux siennes.

SCAPIN.

J'ay cette insulte-là sur cœur.

OCTAVE.

Il faut quitter ton ressentiment.

LEANDRE.

Voudrois tu m'abandonner, Scapin, dans la cruelle extrémité où se voit mon amour ?

SCAPIN.

Me venir faire à l'improviste un affront comme celuy-là !

LEANDRE.

J'ay tort, je le confesse.

SCAPIN.

Me traitter de Coquin, de Fripon, de Pendard, d'infame !

LEANDRE.

J'en ay tous les regrets du monde.

SCAPIN.

Me vouloir passer son épée au travers du corps !

LEANDRE.

Je t'en demande pardon de tout mon cœur ; s'il ne tient qu'à me jetter à tes genoux, tu m'y vois, Scapin, pour te conjurer encore une fois de ne me point abandonner.

OCTAVE.

Ah, ma foy, Scapin, il se faut rendre à cela.

SCAPIN.

Levez-vous. Une autre fois ne soyez point si prompt.

LEANDRE.

Me promets-tu de travailler pour moy.

SCAPIN.

On y songera.

LEANDRE.

Mais tu sçais que le temps presse.

Ne vous mettez pas en peine. Combien est-ce qu'il vous faut ?

SCAPIN.

Cinq cens Ecus.

LEANDRE.

Et à vous ?

OCTAVE.

Deux cens Pistoles.

SCAPIN.

Je veux tirer cet argent de vos Peres. Pour ce qui est du vostre, la machine est déja toute trouvée: Et quant au vostre, bien qu'avare au dernier degré, il y faudra moins de façon encore; car vous sçavez que pour l'esprit, il n'en a pas graces à Dieu grande provision, & je le livre pour une espece d'Homme à qui l'on fera toujours croire tout ce que l'on voudra. Cela ne vous offence point, il ne tombe entre luy & vous aucun soupçon de ressemblance; & vous sçavez assez l'opinion de tout le monde, qui veut qu'il ne soit vostre Pere que pour la forme.

LEANDRE.

Tout-beau, Scapin.

SCAPIN.

Bon, bon; on fait bien scrupule de cela, vous moquez-vous? Mais j'aperçois venir le Pere d'Octave. Commençons par luy, puis qu'il se presente. Allez vous en tous deux. Et vous, avertissez vostre Silvestre de venir viste joüer son rôle.

SCE-

SCENE V.

ARGANTE, SCAPIN.

SCAPIN.

LE voilà qui rumine.

ARGANTE.

Avoir si peu de conduite & de consideration! S'aller jetter dans un engagement comme celuy-là! Ah, ah, Jeunesse impertinente.

SCAPIN.

Monsieur, vôtre serviteur.

ARGANTE.

Bon jour, Scapin.

SCAPIN.

Vous revez à l'affaire de vôtre Fils.

ARGANTE.

Je t'avouë que cela me donne un furieux chagrin.

SCAPIN.

Monsieur, la vie est meslée de traverses Il est bon de s'y tenir sans cesse preparé; & j'ay ouï dire il y a long-temps une parole d'un Ancien, que j'ay toujours retenuë.

ARGANTE.

Quoy?

SCAPIN.

Que pour peu qu'un Pere de Famille ait esté absent de chez luy, il doit promener son esprit sur tous les fâcheux accidens que son retour peut rencontrer; se figurer sa Maison brulée, son argent dérobé, sa Femme morte, son Fils estropié, sa Fille subornée; & ce qu'il trouve qu'il ne luy est point arrivé, l'imputer à bonne fortune. Pour moy, j'ay pratiqué toujours cette leçon dans ma petite philosophie; & je ne suis jamais revenu au Logis, que je ne me sois tenu prest à la colere de mes

Mais-

Maistres, aux reprimandes, aux injures, aux coups de pied au cul, aux bastonnades, aux étrivieres; & ce qui a manqué à m'arriver, j'en ay rendu grace à mon bon destin.

ARGANTE.

Voilà qui est bien; mais ce Mariage impertinent qui trouble celuy que nous voulons faire, est une chose que je ne puis souffrir, & je viens de consulter des Avocats pour le faire casser.

SCAPIN.

Ma foy, Monsieur, si vous m'en croyez, vous tâcherez par quelqu'autre voye, d'accommoder l'affaire. Vous sçavez ce que c'est que les Procés en ce Païs cy, & vous allez vous enfoncer dans d'étranges épines.

ARGANTE.

Tu as raison, je le voy bien. Mais quelle autre voye?

SCAPIN.

Je pense que j'en ay trouvé une. La compassion que m'a donnée tantost vostre chagrin, m'a obligé à chercher dans ma teste quelque moyen pour vous tirer d'inquietude: car je ne sçaurois voir d'honnestes Peres chagrinez par leurs Enfans, que cela ne m'émeuve; & de tout temps je me suis senty pour vostre Personne une inclination particuliere.

ARGANTE.

Je te suis obligé.

SCAPIN.

J'ay donc esté trouver le Frere de cette Fille qui a esté épousée. C'est un de ces Braves de profession, de ces Gens qui sont tous coups d'épée; qui ne parlent que d'échiner, & ne font non plus de conscience de tuër un Homme, que d'avaler un Verre de Vin. Je l'ay mis sur ce Mariage

ge ; luy ay fait voir quelle facilité offroit la raison de la violence, pour le faire casser ; vos prerogatives du nom de Pere, & l'appuy que vous donneroit auprés de la Justice & vôtre droit, & vôtre argent, & vos Amis. Enfin je l'ay tant tourné de tous les costez, qu'il a presté l'oreille aux propositions que je luy ay faites d'ajuster l'affaire pour quelque somme ; & il donnera son consentement à rompre le Mariage : pourveu que vous luy donniez de l'argent.

ARGANTE.

Et qu'a-t-il demandé ?

SCAPIN.

Oh d'abord, des choses pardessus les Maisons.

ARGANTE.

Et quoy ?

SCAPIN.

Des choses extravagantes.

ARGANTE.

Mais encore ?

SCAPIN.

Il ne parloit pas moins que de cinq ou six cens Pistoles.

ARGANTE.

Cinq ou six cens fievres quartaines qui le puissent serrer. Se moque-t-il des Gens ?

SCAPIN.

C'est ce que je luy ay dit. J'ay rejetté bien loin de pareilles propositions, & je luy ay bien fait entendre que vous n'estiez point une dupe, pour vous demander des cinq ou six cens Pistoles. Enfin aprés plusieurs discours, voicy où s'est reduit le resultat de nostre conference. Nous voilà au temps, m'a-t-il dit, que je dois partir pour l'Armée. Je suis aprés à m'équiper ; & le besoin que j'ay de quelque argent, me fait consentir

ſentir malgré-moy à ce qu'on me propoſe. Il me faut un cheval de ſervice, & je n'en ſçaurois avoir un, qui ſoit tant ſoit peu raiſonnable, à moins de ſoixante Piſtoles.

ARGANTE.

Hé bien, pour ſoixante Piſtoles, je les donne.

SCAPIN.

Il faudra le Harnois, & les Piſtolets; & cela ira bien à vingt Piſtoles encore.

ARGANTE.

Vingt Piſtoles, & ſoixante, ce ſeroit quatre vingts.

SCAPIN.

Juſtement.

ARGANTE.

C'eſt beaucoup; mais ſoit, je conſens à cela.

SCAPIN.

Il luy faut auſſi un Cheval pour monter ſon Valet, qui couſtera bien trente Piſtoles.

ARGANTE.

Comment diantre! Qu'il ſe promene; il n'aura rien du tout.

SCAPIN.

Monſieur.

ARGANTE.

Non c'eſt un Impertinent.

SCAPIN.

Voulez-vous que ſon Valet aille à pié?

ARGANTE.

Qu'il aille comme il luy plaira, & le Maiſtre auſſi.

SCAPIN.

Mon Dieu, Monſieur, ne vous arreſtez point à peu de choſe. N'allez point plaider, je vous prie, & donnez tout pour vous ſauver des mains de la Juſtice.

ARGANTE.

Hé bien soit, je me resous à donner encore ces trente Pistoles.

SCAPIN.

Il me faut encore, a-t-il dit, un Mulet pour porter....

ARGANTE.

Oh qu'il aille au Diable avec son Mulet ; ç'en est trop, & nous irons devant les Juges.

SCAPIN.

De grace, Monsieur....

ARGANTE.

Non, je n'en feray rien.

SCAPIN.

Monsieur, un petit Mulet.

ARGANTE.

Je ne luy donnerois pas seulement un Asne.

SCAPIN.

Considerez....

ARGANTE.

Non, j'aime mieux plaider

SCAPIN.

Eh, Monsieur, dequoy parlez-vous là, & à quoy vous resolvez-vous? Jettez les yeux sur les détours de la Justice. Voyez combien d'appels & de degrez de Jurisdiction ; combien de Procedures embarassantes ; combien d'Animaux ravissans, par les griffes desquels il vous faudra passer, Sergens, Procureurs, Avocats, Greffiers, Substituts, Rapporteurs, Juges, & leurs Clercs. Il n'y a pas un de tous ces Gens là, qui pour la moindre chose, ne soit capable de donner un soufflet au meilleur droit du monde. Un Sergent baillera de faux Exploits, surquoy vous serez condamné sans que vous le sçachiez. Vostre Procureur s'entendra avec vostre Partie, & vous vendra à beaux deniers comptans. Vostre Avocat gagné de mesme, ne se trou-

trouvera point lors qu'on plaidera vostre Cause ou dira des raisons qui ne feront que battre la campagne, & n'iront point au fait. Le Greffier délivrera par contumace des Sentences & Arrest contre vous. Le Clerc du Raporteur soustraira des Pieces, ou le Raporteur mesme ne dira pas ce qu'il a veu. Et quand par les plus grandes précautions du monde vous aurez paré tout cela, vous serez ébahy que vos Juges auront esté sollicitez contre vous ou par des Gens devots, ou par des Femmes qu'ils aimeront. Eh, Monsieur, si vous le pouvez, sauvez-vous de cet Enfer-là. C'est estre damné dés ce Monde, que d'avoir à plaider; & la seule pensée d'un Procés seroit capable de me faire fuïr jusqu'aux Indes.

ARGANTE.

A combien est-ce qu'il fait monter le Mulet?

SCAPIN.

Monsieur, pour le Mulet, pour son Cheval, & celuy de son Homme, pour le Harnois & les Pistolets, & pour payer quelque petite chose qu'il doit à son Hostesse, il demande en tout deux cens Pistoles.

ARGANTE.

Deux cens Pistoles?

SCAPIN.

Ouy.

ARGANTE *se promenant en colere, le long du Theatre.*

Allons, allons, nous plaiderons.

SCAPIN.

Faites reflexion....

ARGANTE.

Je plaideray.

SCAPIN.

Ne vous allez point jetter....

ARGANTE.

Je veux plaider.

SCAPIN.

Mais pour plaider, il vous faudra de l'argent. Il vous en faudra pour l'Exploit; il vous en faudra pour le Controle Il vous en faudra pour la Procuration, pour la Presentation, Conseils, Productions, & journées du Procureur. Il vous en faudra pour les Consultations & Plaidoyeries des Avocats; pour le droit de retirer le Sac, & pour les Grosses d'Ecritures Il vous en faudra pour le Rapport des Substituts; pour les Epices de Conclusion; pour l'Enregistrement du Greffier, façon d'Apointement, Sentences & Arrest, Controles, Signatures, & Expeditions de leurs Clercs. sans parler de tous les Présens qu'il vous faudra faire. Donnez cet argent-la à cet Homme-cy, vous voilà hors d'affaire.

ARGANTE.

Comment, deux cens Pistoles?

SCAPIN.

Ouy, vous y gagnerez. J'ay fait un petit calcul en moy-mesme de tous les frais de la Justice: & j'ay trouvé qu'en donnant deux cens Pistoles à vôtre Homme, vous en aurez de reste pour le moins cent cinquante, sans compter les soins, les pas, & les chagrins que vous épargnerez Quand il n'y auroit à essuyer que les sottises que disent devant tout le monde de méchans plaisans d'Avocats, j'aimerois mieux donner trois cens Pistoles, que de plaider.

ARGANTE.

Je me mocque de cela, & je défie les Avocats de rien dire de moy.

SCAPIN.

Vous ferez ce qu'il vous plaira; mais si j'estois que de vous, je fuirois les Procés.

ARGANTE.

Je ne donneray point deux cens Pistoles.

SCAPIN.

Voicy l'Homme dont ils s'agit.

SCENE VI.

SILVESTRE, ARGANTE, SCAPIN.

SILVESTRE. *deguisé en Spadassin*

SCapin, fais-moy connoistre un peu cet Argante qui est Pere d'Octave.

SCAPIN.

Pourquoy, Monsieur?

SILVESTRE.

Je viens d'aprendre qu'il veut me mettre en Procés, & faire rompre par Justice le Mariage de ma Sœur.

SCAPIN.

Je ne sçay pas s'il a cette pensée; mais il ne veut point consentir aux deux cens Pistoles que vous voulez, & il dit que c'est trop.

SILVESTRE.

Par la mort, Par la teste, Par la ventre, si je le trouve, je le veux échiner, dûssay-je estre roüé tout vif. *Argante, pour n'estre point veu, se tient en tremblant couvert de Scapin.*

SCAPIN.

Monsieur, ce Pere d'Octave a du cœur, & peut-estre ne vous craindra-t-il point.

SILVESTRE.

Luy? Luy? Par le sang, par la teste, s'il estoit là, je luy donnerois tout à l'heure de l'épée dans le ventre. Qui est cet Homme là?

SCAPIN.

Ce n'est pas luy, Monsieur, ce n'est pas luy.

SIL-

SILVESTRE.

N'eſt ce point quelqu'un de ſes Amis ?

SCAPIN.

Non, Monſieur, au contraire, c'eſt ſon Ennemy capital.

SILVESTRE.

Son ennemy capital ?

SCAPIN.

Ouy.

SILVESTRE.

Ah, parbleu, j'en ſuis ravy. Vous eſtes Ennemy, Monſieur, de ce faquin d'Argante ; Eh ?

SCAPIN.

Ouy, ouy, je vous en répons.

SILVESTRE *luy prend rudement la main.*

Touchez-là. Touchez. Je vous donne ma parole, & vous jure ſur mon honneur, par l'epée que je porte, par tous les ſermens que je ſçaurois faire, qu'avant la fin du jour je vous déferay de ce Maraut fieffé, de ce faquin d'Argante. Repoſez-vous ſur moy.

SCAPIN.

Monſieur, les violences en ce Païs-cy ne ſont gueres ſouffertes.

SILVESTRE.

Je me moque de tout, & je n'ay rien à perdre.

SCAPIN.

Il ſe tiendra ſur ſes gardes aſſurément ; & il a des Parens, des Amis, & des Domeſtiques, dont il ſe fera un ſecours contre vôtre reſſentiment.

SILVESTRE.

C'eſt ce que je demande, morbleu, c'eſt ce que je demande. *Il met l'épée a la main, & pouſſe de tous les coſtez, comme s'il y avoit pluſieurs Perſonnes devant luy.* Ah teſte ! Ah ventre ! Que ne le trou-

trouveray-je à cette heure avec tout son secours? Que ne paroist-il à mes yeux au milieu de trente Personnes! Que ne les vois-je fondre sur moy les armes à la main! Comment, Marauts, vous avez la hardiesse de vous attaquer à moy? Allons, morbleu, tuë, point de quartier. Donnons. Ferme. Poussons. Bon pié, bon œil. Ah Coquins, ah Canaille, vous en voulez par là; je vous en feray taster vôtre soû. Soûtenez, Marauts, soûtenez. Allons. A cette botte. A cette autre. A celle cy. A celle-là. Comment, vous reculez? Pié-ferme, morbleu, pié-ferme.

SCAPIN.

Eh, eh, eh, Monsieur, nous n'en sommes pas.

SILVESTRE.

Voila qui vous apprendra à vous oser joüer à moy.

SCAPIN

Hé bien, vous voyez combien de Personnes tuées pour deux cens Pistoles. Oh sus, je vous souhaite une bonne fortune.

ARGANTE *tout tremblant.*

Scapin.

SCAPIN.

Plaist-il?

ARGANTE.

Je me resous à donner les deux cens Pistoles.

SCAPIN.

J'en suis ravy, pour l'amour de vous.

ARGANTE.

Allons le trouver, je les ay sur moy.

SCAPIN.

Vous n'avez qu'à me les donner. Il ne faut pas pour vôtre honneur, que vous paroissiez-là, aprés avoir passé icy pour autre que ce que vous estes; & de plus, je craindrois qu'en vous faisant connoistre, il n'allast s'aviser de vous demander davantage.

ARGANTE.

Ouy ; mais j'aurois esté bien aise de voir comme je donne mon argent.

SCAPIN.

Est-ce que vous vous défiez de moy ?

ARGANTE.

Non pas, mais....

SCAPIN.

Parbleu, Monsieur, je suis un Fourbe, où je suis honneste Homme ; c'est l'un des deux. Est-ce que je voudrois vous tromper, & que dans tout cecy j'ay d'autre interest que le vostre, & celuy de mon Maistre, a qui vous voulez vous allier ? Si je vous suis suspect, je ne me mesle plus de rien, & vous n'avez qu'à chercher dés cette heure qui accommodera vos affaires.

ARGANTE.

Tien donc.

SCAPIN.

Non, Monsieur, ne me confiez point vostre argent. Je seray bien aise que vous vous serviez de quelqu'autre.

ARGANTE.

Mon dieu, tien.

SCAPIN.

Non, vous dy-je, ne vous fiez point à moy. Que sçait-on, si je ne veux point vous attraper vostre argent ?

ARGANTE.

Tien, te dy je, ne me fais point contester davantage. Mais songe à bien prendre tes suretez avec luy.

SCAPIN.

Laissez-moy faire, il n'a pas affaire à un Sot.

ARGANTE.

Je vay t'attendre chez moy.

SCAPIN.

Je ne manqueray pas d'y aller. Et un. Je n'ay qu'à chercher l'autre. Ah, ma foy, le voicy. Il semble que le Ciel, l'un aprés l'autre, les améne dans mes filets.

SCENE VII.

GERONTE, SCAPIN.

SCAPIN.

O Ciel! ô disgrace impréveuë! ô miserable Pere! Pauvre Geronte, que feras-tu?

GERONTE.

Que dit-il là de moy, avec ce visage affligé!

SCAPIN.

N'y a-t il Personne qui puisse me dire où est le Seigneur Geronte?

GERONTE.

Qu'y a-t-il, Scapin?

SCAPIN.

Où pourray je le rencontrer, pour luy dire cette infortune?

GERONTE.

Qu'est-ce que c'est donc?

SCAPIN.

En vain je cours de tous costez pour le pouvoir trouver.

GERONTE.

Me voicy.

SCAPIN.

Il faut qu'il soit caché en quelque endroit qu'on ne puisse point deviner.

GERONTE.

Hola, es-tu aveugle, que tu ne me vois pas?

SCAPIN.

Ah, Monsieur, il n'y a pas moyen de vous rencontrer.

GE-

GERONTE.

Il y a une heure que je suis devant toy. Qu'est ce que c'est donc qu'il y a !

SCAPIN.

Monsieur....

GERONTE.

Quoy ?

SCAPIN.

Monsieur, vostre Fils....

GERONTE.

Hé bien mon Fils....

SCAPIN.

Est tombé dans une disgrace la plus étrange du Monde.

GERONTE.

Et quelle ?

SCAPIN.

Je l'ay trouvé tantost, tout triste, de je ne sçay quoy que vous luy avez dit, où vous m'avez mêlé assez mal à propos ; & cherchant à divertir cette tristesse, nous nous sommes allez promener sur le Port. Là, entr'autres plusieurs choses, nous avons arresté nos yeux sur une Galere Turque assez bien équipée. Un jeune Turc de bonne mine, nous a invitez d'y entrer, & nous a presenté la main. Nous y avons passé, il nous a fait mille civilitez, nous a donné la Collation, où nous avons mangé des Fruits les plus excellens qui se puissent voir, & beu du Vin que nous avons trouvé le meilleur du Monde.

GERONTE.

Qu'y a-t-il de si affligeant à tout cela ?

SCAPIN.

Attendez, Monsieur, nous y voicy. Pendant que nous mangions, il a fait mettre la Galere en Mer, & se voyant éloigné du Port, il m'a fait mettre dans un Esquif, & m'envoye vous dire, que

si vous ne luy envoyez par moy tout-à l'heure cinq cens Ecus, il va vous emmener vostre Fils en Alger.

GERONTE.

Comment, diantre, cinq cens Ecus.

SCAPIN.

Ouy, Monsieur; & de plus, il ne m'a donné pour cela que deux heures.

GERONTE.

Ah le pendard de Turc, m'assassiner de la façon!

SCAPIN.

C'est à vous, Monsieur, d'aviser promptement aux moyens de sauver des fers un Fils que vous aimez avec tant de tendresse.

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette Galere?

SCAPIN.

Il ne songeoit pas à ce qui est arrivé.

GERONTE.

Va-t-en, Scapin, va-t-en viste dire à ce Turc, que je vais envoyer la Justice aprés luy.

SCAPIN.

La Justice en pleine Mer! Vous moquez vous des Gens?

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette Galere?

SCAPIN.

Une méchante destinée conduit quelquefois les Personnes.

GERONTE.

Il faut, Scapin, il faut que tu fasses icy l'action d'un Serviteur fidelle.

SCAPIN.

Quoy, Monsieur?

GERONTE.

Que tu ailles dire à ce Turc, qu'il me renvoye mon

mon Fils, & que tu te mets à sa place, jusqu'à ce que j'aye amassé la somme qu'il demande.

SCAPIN.

Eh, Monsieur, songez vous à ce que vous dites? & vous figurez-vous que ce Turc ait si peu de sens, que d'aller recevoir un miserable comme moy, à la place de vostre Fils?

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette Galere?

SCAPIN.

Il ne devinoit pas ce malheur. Songez, Monsieur, qu'il ne m'a donné que deux heures.

GERONTE.

Tu dis qu'il demande....

SCAPIN.

Cinq cens Ecus.

GERONTE.

Cinq cens Ecus! N'a-t-il point de conscience?

SCAPIN.

Vrayment ouy, de la conscience à un Turc.

GERONTE.

Sçait-il bien ce que c'est que cinq cens Ecus?

SCAPIN.

Ouy, Monsieur, il sçait que c'est mil cinq cens livres.

GERONTE.

Croit-il, le traitre, que mil cinq cens livres se trouvent dans le pas d'un Cheval?

SCAPIN.

Ce sont des Gens qui n'entendent point de raison.

GERONTE.

Mais que diable alloit-il faire à cette Galere?

SCAPIN.

Il est vray; mais quoy! on ne prévoyoit pas les choses. De grace, Monsieur, dépechez.

GERONTE.

Tien, voilà le clef de mon Armoire.

SCAPIN.

Bon.

GERONTE.

Tu l'ouvriras.

SCAPIN.

Fort bien.

GERONTE.

Tu trouveras une grosse clef du costé gauche, qui est celle de mon Grenier.

SCAPIN.

Ouy.

GERONTE.

Tu iras prendre toutes les Hardes qui sont dans cette grande Mane, & tu les vendras aux Fripiers, pour aller racheter mon Fils.

SCAPIN, *en luy rendant la clef.*

Eh, Monsieur, révez-vous? Je n'aurois pas cent francs de tout ce que vous dites; & de plus, vous sçavez le peu de temps qu'on m'a donné.

GERONTE.

Mais que diable alloit-il faire à cette Galere?

SCAPIN.

Oh que de paroles perduës! Laissez là cette Galere, & songez que le temps presse, & que vous courez risque de perdre vostre Fils. Helas! mon pauvre Maistre, peut estre que je ne te verray de ma vie, & qu'à l'heure que je parle on t'emméne Esclave en Alger. Mais le Ciel me sera témoin que j'ay fait pour toy tout ce que j'ay pu; & que si tu manques à estre racheté, il n'en faut accuser que le peu d'amitié d'un Pere.

GERONTE.

Atten, Scapin, je m'en vay querir cette somme.

SCA-

SCAPIN.

Dépeschez donc viste, Monsieur, je tremble que l'heure ne sonne.

GERONTE.

N'est-ce pas quatre cens Ecus que tu dis?

SCAPIN.

Non, cinq cens Ecus.

GERONTE.

Cinq cens Ecus?

SCAPIN.

Ouy.

GERONTE.

Que diable alloit-il faire à cette Galere?

SCAPIN.

Vous avez raison, mais hastez-vous.

GERONTE.

N'y avoit-il point d'autre promenade?

SCAPIN.

Cela est vray. Mais faites promptement.

GERONTE.

Ah maudite Galere!

SCAPIN.

Cette Galere luy tient au cœur.

GERONTE.

Tien, Scapin, je ne me souvenois pas que je viens justement de recevoir cette somme en or, & je ne croyois pas qu'elle dût m'estre si-tost ravie. *Il luy presente la bourse, qu'il ne laisse pourtant pas aller; & dans ses transports il fait aller son bras de costé & d'autre, & Scapin le sien pour avoir la bourse.* Tien. Va t'en racheter mon fils.

SCAPIN.

Ouy, Monsieur.

GERONTE.

Mais dis à ce Turc que c'est un Scelerat.

SCAPIN.

Ouy.

GERONTE.

Un Infame.

SCAPIN.

Ouy.

GERONTE.

Un homme ſans foy, un Voleur.

SCAPIN.

Laiſſez moy faire.

GERONTE.

Qu'il me tire cinq cens Ecus contre toute ſorte de droit.

SCAPIN.

Ouy.

GERONTE.

Que je ne les luy donne ny à la mort, ny à la vie.

SCAPIN.

Fort bien.

GERONTE.

Et que ſi jamais je l'attrape, je ſçauray me vanger de luy.

SCAPIN.

Ouy.

GERONTE *remet la bourſe dans ſa poche, & s'en va.*

Va, va viſte requerir mon Fils.

SCAPIN *allant aprés luy.*

Hola, Monſieur.

GERONTE.

Quoy?

SCAPIN.

Où eſt donc cet argent?

GERONTE.

Ne te l'ay je pas donné?

SCAPIN.

Non vrayment, vous l'avez remis dans voſtre poche.

GE-

GERONTE.

Ah, c'est la douleur qui me trouble l'esprit.

SCAPIN.

Je le voy bien.

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette Galere? Ah maudite Galere! Traitre de Turc à tous les Diables!

SCAPIN.

Il ne peut digerer les cinq cens Ecus que je luy arrache; mais il n'est pas quitte envers moy, & je veux qu'il me paye en une autre monnoye, l'imposture qu'il m'a faite auprés de son Fils.

SCENE VIII.

OCTAVE, LEANDRE, SCAPIN.

OCTAVE.

HE' bien, Scapin, as-tu reüssy pour moy dans ton entreprise?

LEANDRE.

As tu fait quelque chose pour tirer mon amour de la peine où il est?

SCAPIN.

Voilà deux cens Pistoles que j'ay tirées de vôtre Pere.

OCTAVE.

Ah que tu me donnes de joye!

SCAPIN.

Pour vous, je n'ay pû faire rien.

LEANDRE *veut s'en aller.*

Il faut donc que j'aille mourir; & je n'ay que faire de vivre, si Zerbinette m'est ostée.

SCAPIN.

Hola, hola, tout doucement. Comme diantre vous allez vîte.

LEANDRE *se retourne.*

Que veux-tu que je devienne ?

SCAPIN.

Allez, j'ay vostre affaire icy.

LEANDRE *revient.*

Ah tu me redonnes la vie

SCAPIN.

Mais à condition que vous me permettrez à moy, une petite vangeance contre vostre Pere, pour le tour qu'il m'a fait.

LEANDRE.

Tout ce que tu voudras.

SCAPIN.

Vous me le promettez devant Témoin,

LEANDRE.

Ouy.

SCAPIN.

Tenez, voilà cinq cens Ecus.

LEANDRE.

Allons en promptement acheter celle que j'adore.

Fin du Second Acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ZERBINETTE, HIACINTE, SCAPIN, SILVESTRE.

SILVESTRE.

OUy, vos Amans ont arresté entr'eux que vous fussiez ensemble ; & nous nous acquittons de l'ordre qu'ils nous ont donné.

HIACINTE.

Un tel ordre n'a rien qui ne me soit fort agreable. Je reçois avec joye une Compagne de la sorte ; & il ne tiendra pas à moy, que l'amitié qui est entre les Personnes que nous aimons, ne se répande entre nous deux.

ZERBINETTE.

J'accepte la proposition, & ne suis point Personne à reculer, lors qu'on m'attaque d'amitié.

SCAPIN.

Et lors que c'est d'amour qu'on vous attaque ?

ZERBINETTE.

Pour l'amour, c'est une autre chose ; on y court un peu plus de risque, & je n'y suis pas si hardie.

SCAPIN.

Vous l'estes, que je croy, contre mon Maistre maintenant ; & ce qu'il vient de faire pour vous, doit vous donner du cœur pour répondre comme il faut à sa passion.

ZERBINETTE.

Je ne m'y fie encore que de la bonne sorte ; & ce n'est pas assez pour m'assurer entierement, que ce qu'il vient de faire. J'ay l'humeur enjoüée, & sans cesse je ris, mais tout en riant, je suis serieu-

serieuse sur de certains chapitres ; & ton Maistre s'abusera, s'il croit qu'il luy suffise de m'avoir achetée pour me voir toute à luy. Il doit luy en couster autre chose que de l'argent ; & pour répondre à son amour de la maniere qu'il souhaite, il me faut un don de sa foy qui soit assaisonné de certaines cerémonies qu'on trouve necessaires.

SCAPIN.

C'est là aussi comme il l'entend. Il ne prétend à vous qu'en tout bien & en tout honneur : & je n'aurois pas esté Homme à me mesler de cette affaire, s'il avoit une autre pensée.

ZERBINETTE.

C'est ce que je veux croire, puis que vous me le dites ; mais du costé du Pere, j'y prévoy des empeschemens.

SCAPIN.

Nous trouverons moyen d'accommoder les choses.

HIACINTE.

La ressemblance de nos destins, doit contribuer encore à faire naistre nostre amitié ; & nous nous voyons toutes deux dans les mesmes allarmes, toutes deux exposées à la mesme infortune.

ZERBINETTE.

Vous avez cet avantage, au moins, que vous sçavez de qui vous estes née ; & que l'apuy de vos Parens que vous pouvez faire connoistre, est capable d'ajuster tout, peut assurer vostre bonheur, & faire donner un consentement au Mariage qu'on trouve fait. Mais pour moy je ne rencontre aucun secours dans ce que je puis estre, & l'on me voit dans un état qui n'adoucira pas les volontez d'un Pere qui ne regarde que le bien.

HIACINTE.

Mais aussi avez vous cet avantage, que l'on ne tente point par un autre Party, celuy que vous aimez.

ZER-

ZERINETTE.

Le changement du cœur d'un Amant, n'est pas ce qu'on peut le plus craindre. On se peut naturellement croire assez de merite pour garder sa conqueste; & ce que je voy de plus redoutable dans ces sortes d'affaires, c'est la puissance Paternelle, auprés de qui tout le merite ne sert de rien.

HIACINTE.

Helas! pourquoy faut il que de justes inclinations se trouvent traversées? La douce chose que d'aimer, lors que l'on ne voit point d'obstacle à ces aimables chaisnes dont deux cœurs se lient ensemble!

SCAPIN.

Vous vous moquez; la tranquillité en amour est un calme desagreable. Un bonheur tout uny, nous devient ennuyeux; il faut du haut & du bas dans la vie; & les difficultez qui se meslent aux choses, réveillent les ardeurs, augmentent les plaisirs.

ZERBINETTE.

Mon Dieu, Scapin, fay nous un peu ce recit, qu'on m'a dit qui est si plaisant, du stratagéme dont tu t'es avisé, pour tirer de l'argent de ton Vieillard avare. Tu sçais qu'on ne perd point sa peine, lors qu'on me fait un conte, & que je le paye assez bien par la joye qu'on m'y voit prendre.

SCAPIN.

Voila Silvestre qui s'en acquitera aussi-bien que moy. J'ay dans la teste certaine petite vangeance dont je vay gouster le plaisir.

SILVESTRE.

Pourquoy, de gayeté de cœur, veux-tu chercher à t'attirer de méchantes affaires?

SCAPIN.

Je me plais à tenter des entreprises hazardeuses.

Je te l'ay déja dit, tu quitterois le dessein que tu as, si tu m'en voulois croire.

SCAPIN.

Ouy, mais c'est moy que j'en croiray.

SILVESTRE.

A quoy diable te vas-tu amuser ?

SCAPIN.

Dequoy diable te mets-tu en peine !

SILVESTRE.

C'est que je voy que sans necessité tu vas courir risque de t'attirer une venuë de coups de bâton.

SCAPIN.

Hé bien, c'est aux dépens de mon dos, & non pas du tien.

SILVESTRE.

Il est vray que tu es maistre de tes épaules, & tu en disposeras comme il te plaira.

SCAPIN.

Ces sortes de périls ne m'ont jamais arresté, & je hais ces cœurs Pusillanimes, qui pour trop prevoir les suites des choses, n'osent rien entreprendre.

ZERBINETTE.

Nous aurons besoin des tes soins

SCAPIN.

Allez, je vous iray bientost rejoindre. Il ne sera pas dit qu'impunément on m'ait mis en état de me trahir moy-même, & de découvrir des secrets qu'il estoit bon qu'on ne sçeût pas.

SCENE II.

GERONTE, SCAPIN.

GERONTE.

HE bien, Scapin, comment va l'affaire de mon Fils ?

SCA-

SCAPIN.

Voſtre Fils, Monſieur, eſt en lieu de ſûreté; mais vous courrez maintenant, vous, le péril le plus grand du monde, & je voudrois pour beaucoup, que vous fuſſiez dans voſtre Logis.

GERONTE.

Comment donc?

SCAPIN.

A l'heure que je parle, on vous cherche de toutes parts pour vous tuër.

GERONTE.

Moy?

SCAPIN.

Ouy.

GERONTE.

Et qui?

SCAPIN.

Le Frere de cette Perſonne qu'Octave à épouſée. Il croit que le deſſein que vous avez de mettre vôtre Fille à la place que tient ſa Sœur, eſt ce qui pouſſe le plus fort à faire rompre leur Mariage; & dans cette penſée il a reſolu hautement de décharger ſon deſeſpoir ſur vous, & vous oſter la vie pour vanger ſon honneur. Tous ſes Amis, Gens d'épée comme luy, vous cherchent de tous les coſtez, & demandent de vos nouvelles. J'ay veu mêmes deça & delà, des Soldats de ſa Compagnie qui interrogent ceux qu'ils trouvent, & occupent par pelotons toutes les avenuës de voſtre Maiſon. De ſorte que vous ne ſçauriez aller chez vous; vous ne ſçauriez faire un pas ny à droit, ny à gauche, que vous ne tombiez dans leurs mains.

GERONTE.

Que feray-je, mon pauvre Scapin?

SCAPIN.

Je ne ſçay pas: Monſieur, & voicy une étrange affaire. Je tremble pour vous depuis les pieds

jusqu'à

jusqu'à la teste, & .... Attendez. *Il se retourne, & fait semblant d'aller voir au bout du Theatre s'il n'y a personne.*

GERONTE *en tremblant.*

Eh?

SCAPIN *en revenant.*

Non, non, non, ce n'est rien.

GERONTE.

Ne sçaurois tu trouver quelque moyen, pour me tirer de peine?

SCAPIN.

J'en imagine bien un; mais je courerois risque moy, de me faire assommer.

GERONTE.

Eh, Scapin, montre-toy Serviteur zelé. Ne m'abandonne pas, je te prie.

SCAPIN.

Je le veux bien. J'ay une tendresse pour vous, qui ne sçauroit souffrir que je vous laisse sans secours.

GERONTE.

Tu en seras récompensé, je t'assure; & je te promets cet Habit-cy, quand je l'auray un peu usé.

SCAPIN.

Attendez. Voicy une affaire que je me suis trouvée fort à propos pour vous sauver. Il faut que vous vous mettiez dans ce Sac, & que ....

GERONTE *croyant voir quelqu'un.*

Ah!

SCAPIN.

Non, non, non, non, ce n'est personne. Il faut, dis-je, que vous vous mettiez là dedans, & que vous gardiez de remuer en aucune façon. Je vous chargeray sur mon dos, comme un paquet de quelque chose, & je vous porteray ainsi au travers de vos Ennemis, jusques dans vostre Maison, où quand nous serons une fois, nous pourrons nous baz-

barricader, & envoyer querir main forte contre la violence.

GERONTE.

L'invention est bonne.

SCAPIN.

La meilleure du Monde. Vous allez voir. *à part.* Tu me payeras l'imposture.

GERONTE.

Eh!

SCAPIN.

Je dis que vos Ennemis seront bien attrapez. Mettez-vous bien jusqu'au fond, & sur tout prenez garde de ne vous point montrer, & de ne branler pas, quelque chose qui puisse arriver.

GERONTE.

Laisse-moy faire. Je sçauray me tenir....

SCAPIN.

Cachez-vous. Voicy un Spadassin qui vous cherche. *En contrefaisant sa voix.* Quoy, je n'auray pas l'abantage de ruer ce Geronte. & quelqu'un par charité ne m'enseignera pas où il est? *A Geronte, avec sa voix ordinaire.* Ne branlez pas. *Reprenant son ton contrefait.* Cadédis, Jé lé trouberay, sé cachast il au centre dé la Terre. *A Geronte, avec son ton naturel.* Ne vous montrez pas. *Tout le langage Gascon est supposé de celuy qu'il contrefait, & le reste de luy.* Oh l'Homme au Sac. Monsieur. Jé té vaille un Loüis, & m'enseigne où put estre Geronte. Vous cherchez le Seigneur Geronte? Ouy mordy jé lé cherche. Et pour quelle affaire, Monsieur. Pour quelle affaire? Ouy. Jé beux, cadédis, lé faire mourir sous les coups de vaton. Oh, Monsieur, les coups de baston ne se donnent point a ces Gens comme luy, & ce n'est pas un Homme à estre traitté de la sorte. Qui, cé fat de Geronte, cé maraut, cé vélitre? Le Seigneur Geronte, Monsieur, n'est ny fat, ny maraut, ny belitre, & vous devriez,

devriez, s'il vous plaist, parler d'autre façon. Comment, tume traittes à moy, avec cette hauteur? Je defens, comme je dois, un Homme d'honneur qu'on offence. Est ce que tu es des Amis de ce Geronte? Ouy, Monsieur, j'en suis. Ah, cadédis, tu es de ses Amis, à la vonne hure. *Il donne plusieurs coups de baston sur le Sac.* Tien. Boila ce que je te vaille pour luy. Ah, ah, ah, Monsieur. Ah, ah, ah, Monsieur, tout beau. Ah, doucement, ah, ah, ah. Va, porte luy cela de ma part. Adiusias. Ah! Diable soit le Gascon. Ah! *en se plaignant & remuant le dos, comme s'il avoit receu les coups de baston.*

GERONTE *mettant la teste hors du Sac.*

Ah, Scapin, je n'en puis plus.

SCAPIN.

Ah, Monsieur, je suis tout moulu, & les épaules me font un mal épouvantable.

GERONTE.

Comment, c'est sur les miennes qu'il afrappé.

SCAPIN.

Nenny, Monsieur, c'estoit sur mon dos, qu'il frappoit.

GERONTE.

Que veux tu dire? j'ay bien senty les coups, & les sens bien encore.

SCAPIN.

Non, vous dis-je, ce n'est que le bout de baston qui a esté jusques sur vos épaules.

GERONTE.

Tu devois donc te retirer un peu plus loin, pour m'eparger....

SCAPIN *luy remet la teste dans le Sac.*

Prenez garde. En voicy un autre qui a la mine d'un Etranger. *Cet endroit est de mesme celuy du Gascon.*

ſcon, pour le changement de langage, & le jeu de Theatre. Party moy courir comme une Baſque, & moy ne pouvre point trouſair de tout le jour ſty tiable de Gitonte ? Cachez vous bien. Dites moy un peu fous, Monſir l'Homme, s'il ve plaiſt, fous ſçavoir point ou l'eſt ſty Gironte que moy cherchair ? Non, Monſieur, je ne ſçay point où eſt Geronte. Dites-moy le vous frenchemente, moy ly fouloir pas grande choſe à luy. L'eſt ſeulemente pour ly donnair un petite régale ſur le dos d'un douzaine de coups de baſtonne, & de trois ou quatre petites coups d'épée au trafers de ſon poitrine. Je vous aſſure, Monſieur, que je ne ſçay pas où il eſt. Il me ſemble que jy foy remuair quelque choſe dans ſty Sac. Pardonnez moy, Monſieur. Ly eſt aſſurémente quelque hiſtoire ſatetans. Point du tout, Monſieur. Moy l'avoir enfie de tonner ain coup d'épée dans ſty Sac. Ah, Monſieur, gardez-vous en bien. Montre-le-moy un peu fous, ce que c'eſtre là. Tout beau, Monſieur. Quement, tout beau. Vous n'avez que faire de vouloir voir ce que je porte. Et moy je le fouloir ſoir, moy. Vous ne le verrez point. Ahi que de badinemente. Ce ſont hardes qui m'apartiennent. Montre-moy fous, te dy je. Je n'en feray rien. Toy ne faire rien ? Non. Moy pailler de ſte baſtonne deſſus les épaules de toy. Je me moque de cela. Ah toy faite le trole. Ahi, ahi, ahi ; Ah, Monſieur, ah, ah, ah, ah. Juſqu'au reſoir, l'eſtre la un petit leçon pour ly apprendre à toy à parlair inſolentemente. Ah ! Peſte ſoit du Batagouineux. Ah !

GERONTE *ſortant ſa teſte du Sac.*

Ah ! je ſuis roüé.

SCAPIN.

Ah ! je ſuis mort.

GERONTE.

Pourquoy diantre faut il qu'ils frapent sur mon dos?

SCAPIN *luy remettant sa teste dans le Sac,*

Prenez garde, voicy une demy-douzaine de Soldats tout ensemble. *Il contrefait plusieurs Personnes ensemble.* Allons, tâchons à trouver ce Geronte, cherchons par tout. N'épargnons point nos pas. Courons toute la Ville. N'oublions aucun lieu. Visitons tout. Furetons de tous les costez. Par où irons nous? Tournons par là. Non, par icy. A gauche. A droit. Nenny. Si fait. Cachez-vous bien. Ah, Camarades, voicy son Valet. Allons, Coquin, il faut que tu nous enseignes où est ton Maistre. Eh, Messieurs, ne me maltraittez point. Allons, dy-nous où il est? Parle. Haste-toy. Expedions. Dépesche viste. Tost. Eh, Messieurs, doucement. *Geronte met doucement la teste hors du Sac, & aperçoit la fourberie de Scapin.* Si tu ne nous fais trouver ton Maistre tout à l'heure, nous allons faire pleuvoir sur toy une ondée de coups de bâton. J'aime mieux souffrir toute chose, que de vous découvrir mon Maistre. Nous allons t'assommer. Faites tout ce qu'il vous plaira. Tu as envie d'estre battu. Je ne trahiray point mon Maistre. Ah tu en veux taster? Voilà.... Oh! *Comme il est prest de fraper, Geronte sort du Sac, & Scapin s'enfuit.*

GERONTE.

Ah infame! ah traistre! ah scelerat! C'est ainsi que tu m'assassines.

SCE-

SCENE III.

ZERBINETTE, GERONTE.

ZERBINETTE.

AH, ah, je veux prendre un peu l'air.

GERONTE.

Tu me le payeras, je te jure.

ZERBINETTE.

Ah, ah, ah, ah; la plaisante histoire, & la bonne dupe que ce Vieillard.

GERONTE.

Il n'y a rien de plaisant à cela, & vous n'avez que faire d'en rire.

ZERBINETTE.

Quoy? que voulez vous dire, Monsieur?

GERONTE.

Je veux dire que vous ne devez pas vous moquer de moy.

ZERBINETTE.

De vous?

GERONTE.

Ouy.

ZERBINETTE.

Comment? qui songe à se moquer de vous?

GERONTE.

Pourquoy venez vous icy me rire au nez?

ZERBINETTE.

Cela ne vous regarde point, & je ris toute seule d'un conte qu'on vient de me faire, le plus plaisant qu'on puisse entendre. Je ne sçay pas si c'est parce que je suis interessée dans la chose; mais je n'ay jamais trouvé rien de si drôle qu'un tour qui vient d'estre joüé par un Fils à son Pere, pour en attraper de l'argent.

GERONTE.

Par un Fils à son Pere, pour en attraper de l'argent?

ZER-

ZERBINETTE.

Ouy. Pour peu que vous me pressiez, vous me trouverez assez disposée à vous dire l'affaire, & j'ay une demangeaison naturelle à faire part des contes que je sçay.

GERONTE.

Je vous prie de me dire cette histoire.

ZERBINETTE.

Je le veux bien. Je ne risqueray pas grand chose à vous la dire, & c'est une avanture qui n'est pas pour estre long temps secrette. La Destinée a voulu que je me trouvasse parmy une Bande de ces Personnes, qu'on appelle Egyptiens, & qui rodant de Province en Province, se meslent de dire la bonne fortune, & quelquefois de beaucoup d'autres choses. En arrivant dans cette Ville, un jéune Homme me vit, & conceut pour moy de l'amour. Dés ce moment il s'attache à mes pas, & le voila d'abord, comme tous les jeunes Gens, qui croyent qu'il n'y a qu'à parler, & qu'au moindre mot qu'ils nous disent, leurs affaires sont faites: mais il trouva une fierté qui luy fit un peu corriger ses premieres pensées. Il fit connoistre sa passion aux Gens qui me tenoient, & il les trouva disposez à me laisser à luy, moyennant quelque somme. Mais le mal de l'affaire estoit, que mon Amant se trouvoit dans l'état où l'on voit tres souvent la plûpart des Fils de Famille, c'est à dire qu'il estoit un peu denüé d'argent; & il a un Pere, qui, quoyque riche, est un avaricieux fieffé, le plus vilain Homme du Monde. Attendez. Ne me sçaurois je souvenir de son nom? Haye. Aidez moy un peu. Ne pouvez-vous me nommer quelqu'un de cette Ville qui soit connu pour estre avare au dernier poinct?

GERONTE.

Non.

ZER-

ZERBINETTE.

Il y a à son nom du ron .... ronte. Or .... Oronte. Non. Ge.... Geronte; ouy Geronte justement? voila mon vilain, je l'ay trouvé, c'est ce ladre là que je dy. Pour venir à nostre conte; nos Gens ont voulu aujourd'huy partir de cette Ville; & mon Amant m'alloit perdre faute d'argent, si pour en tirer de son pere, il n'avoit trouvé du secours dans l'industrie d'un Serviteur qu'il a. Pour le nom du Serviteur, je le sçay à merveille. Il s'appelle Scapin; c'est un Homme incomparable, & il merite toutes les loüanges qu'on peut donner.

GERONTE.

Ah Coquin que tu es!

ZERBINETTE.

Voicy le stratagéme dont il s'est servy pour attraper sa dupe, Ah, ah, ah, ah. Je ne sçaurois m'en souvenir, que je ne rie de tout mon cœur, Ah, ah, ah. Il est allé trouver ce chien d'avare, Ah, ah, ah; & luy a dit, qu'en se promenant sur le Port, avec son Fils, hi, hi, ils avoient veu une Galere Turque où on les avoit invitez d'entrer. Qu'un jeune Turc leur y avoit donné la Collation. Ah. Que tandis qu'ils mangeoient, on avoit mis la Galere en Mer; & que le Turc l'avoit renvoyé luy seul à terre dans un Esquif, avec ordre de dire au Pere de son Maistre, qu'il emmenoit son Fils en Alger, s'il ne luy envoyoit tout-à-l'heure cinq cens Ecus, Ah, ah, ah. Voilà mon ladre, mon vilain, dans de furieuses angoisses; & la tendresse qu'il a pour son Fils, fait un combat étrange avec son avarice. Cinq cens Ecus qu'on luy demande, sont justement cinq cens coups de poignard qu'on luy donne, Ah, ah, ah. Il ne peut se resoudre à tirer cette somme de ses entrailles; & la peine qu'il souffre, luy fait trouver cent moyens ridicules pour ravoir son Fils, Ah, ah, ah. Il veut envoyer la Justice

ſtice en Mer aprés la Galere du Turc, Ah, ah, ah, Il ſollicite ſon Valet de s'aller offrir à tenir la place de ſon Fils, juſqu'à ce qu'il ait amaſſé l'argent qu'il n'a pas envie de donner, Ah, ah, ah. Il abandonne, pour faire les cinq cens Ecus, quatre ou cinq vieux Habits, qui n'en valent pas trente, Ah, ah, ah. Le Valet luy fait comprendre à tous coups l'impertinence de ſes propoſitions, & chaque reflexion eſt douloureuſement accompagnée d'un, Mais que diable alloit-il faire à cette Galere? Ah maudite Galere! Traiſtre de Turc! Enfin aprés pluſieurs détours, aprés avoir long temps gemy & ſoûpiré ... Mais il me ſemble que vous ne riez point de mon conte. Qu'en dites vous?

GERONTE.

Je dis que le jeune Homme eſt un pendard, un inſolent, qui ſera puny par ſon Pere, du tour qu'il luy a fait. Que l'Egyptienne eſt une mal avifée, une impertinente, de dire des injures à un Homme d'honneur qui ſçaura luy apprendre à venir icy débaucher les Enfans de Famille; Et que le Valet eſt un ſcelerat, qui ſera par Geronte envoyé au gibet avant qu'il ſoit demain.

SCENE IV.

SILVESTRE, ZERBINETTE.

SILVESTRE.

OU eſt-ce donc que vous vous échappez? Sçavez-vous bien que vous venez de parler là au Pere de vôtre Amant?

ZERBINETTE.

Je viens de m'en douter, & je me ſuis addreſſé à luy-meſme ſans y penſer, pour luy conter ſon hiſtoire.

SILVESTRE.

Comment, ſon hiſtoire?

ZER-

ZERBINETTE.

Ouy, j'estois toute remplie du conte, & je brûlois de le redire. Mais qu'importe ? tant-pis pour luy. Je ne voy pas que les choses pour nous en puissent estre ny pis, ny mieux.

SILVESTRE.

Vous aviez grande envie de babiller ; & c'est avoir bien de la langue, que de ne pouvoir se taire de ses propres affaires.

ZERBINETTE.

N'auroit il pas apris cela de quelqu'autre ?

SCENE V.

ARGANTE, SILVESTRE.

ARGANTE.

Hola, Silvestre.

SILVESTRE.

Rentrez dans la Maison. Voila mon Maistre qui m'apelle.

ARGANTE.

Vous vous estes donc accordez, Coquin ; vous vous estes accordez, Scapin, vous, & mon Fils, pour me fourber, & vous croyez que je l'endure.

SILVESTRE.

Ma foy, Monsieur, si Scapin vous fourbe, je m'en lave les mains, & vous assure que je n'y trempe en aucune façon.

ARGANTE.

Nous verrons cette affaire, Pendard, nous verrons cette affaire, & je ne prétens pas qu'on me fasse passer la plume par le bec.

SCENE VI.

GERONTE, ARGANTE, SILVESTRE.

GERONTE.

AH, Seigneur Argante, vous me voyez accablé de disgrace.

ARGANTE.

Vous me voyez aussi dans un accablement horrible.

GERONTE.

Le pendard de Scapin, par une fourberie, m'a attrapé cinq cens Ecus.

ARGANTE.

Le mesme pendard de Scapin, par une fourberie aussi, m'a attrapé deux cens Pistoles.

GERONTE.

Il ne s'est pas contenté de m'attrapper cinq cens Ecus, il m'a traitté d'une maniere que j'ay honte de dire. Mais il me la payera.

ARGANTE.

Je veux qu'il me fasse raison de la piece qu'il m'a joüée.

GERONTE.

Et je prétens faire de luy une vangeance exemplaire.

SILVESTRE.

Plaise au Ciel, que dans tout cecy je n'aye point ma part!

GERONTE.

Mais ce n'est pas encor tout, Seigneur Argante, & un malheur nous est toujours l'avant-coureur d'un autre. Je me réjoüissois aujourd'huy de l'esperance d'avoir ma Fille, dont je faisois toute ma consolation; & je viens d'aprendre de mon Homme qu'elle est partie il y a long-temps de Tarente, &

& qu'on y croit qu'elle a pery dans le Vaisseau ou elle s'embarqua.

ARGANTE.

Mais pourquoy, s'il vous plaist, la tenir à Tarente, & ne vous estre pas donné la joyede l'avoir avec vous?

GERONTE.

J'ay eu mes raisons pour cela, & des interests de Famille m'ont obligé jusques icy à tenir fort secret ce second Mariage. Mais que vois je?

SCENE VII.

NERINE, ARGANTE, GERONTE, SILVESTRE.

GERONTE.

AH te voilà, Nourrice.

NERINE *se jettant à ses genoux.*

Ah, Seigneur Pandolphe, que....

GERONTE.

Apelle-moy Geronte, & ne te sers plus de ce nom. Les raisons ont cessé, qui m'avoient obligé à le prendre parmy vous à Tarente.

NERINE.

Las! que ce changement da nom nous a causé de troubles & d'inquietudes dans les soins que nous avons pris de vous venir chercher icy!

GERONTE.

Où est ma Fille, & sa Mere?

NERINE.

Vostre Fille, Monsieur, n'est pas loin d'icy. Mais avant que de vous la faire voir, il faut que je vous demande pardon de l'avoir mariée, dans l'abandonnement; où faute de vous rencontrer, je me suis trouvée avec elle.

GERONTE.

Ma fille mariée!

NERINE.

Ouy, Monsieur.

GERONTE.

Et avec qui?

NERINE.

Avec un jeune Homme nommé Octave, Fils d'un certain Seigneur Argante.

GERONTE.

O Ciel!

ARGANTE.

Quelle rencontre!

GERONTE.

Méne-nous, méne-nous promptement où elle est.

NERINE.

Vous n'avez qu'à entrer dans ce Logis.

GERONTE.

Passe devant. Suivez moy, suivez-moy, Seigneur Argante.

SILVESTRE.

Voilà une avanture qui est tout-à-fait surprenante!

SCENE VIII.

SCAPIN, SILVESTRE.

SCAPIN.

HE' bien, Silvestre, que font nos Gens?

SILVESTRE.

J'ay deux avis à te donner. L'un, que l'affaire d'Octave est accommodée. Nostre Hiacinte s'est trouvée la Fille du Seigneur Geronte; & le hazard a fait, ce que la prudence des Peres avoit déliberé. L'autre avis, c'est que les deux Vieillards font contre toy des menaces épouvantables, & sur tout le Seigneur Geronte.

SCAPIN.

Cela n'est rien. Les menaces ne m'ont jamais fait

fait mal ; & ce sont des nuées qui passent bien loin sur nos testes.

SILVESTRE.

Pren garde à toy, les Fils se pourroient bien raccommoder avec les Peres, & toy démeurer dans la nasse.

SCAPIN.

Laisse-moy faire, je trouveray moyen d'apaiser leur courroux, &....

SILVESTRE.

Retire-toy, les voilà qui sortent.

SCENE IX.

GERONTE, ARGANTE, SILVESTRE, NERINE, HIACINTE.

GERONTE.

ALlons, ma Fille, venez chez moy. Ma joye auroit esté parfaite, si j'y avois pû voir vostre Mere avec vous.

ARGANTE.

Voicy Octave tout à propos.

SCENE X.

OCTAVE, ARGANTE, GERONTE, HIACINTE, NERINE, ZERBINETTE, SILVESTRE.

ARGANTE.

VEnez, mon Fils, venez vous réjoüir avec nous de l'heureuse avanture de vostre Mariage. Le Ciel,...

OCTAVE *sans voir Hiacinte.*

Non, mon Pere, toutes vos propositions de Mariage ne serviront de rien. Je dois lever le masque avec vous, & l'on vous a dit mon engagement.

ARGANTE.

Ouy ; mais tu ne sçais pas....

OCTAVE.

Je sçay tout ce qu'il faut sçavoir.

ARGANTE.

Je te veux dire que la Fille du Seigneur Geronte....

OCTAVE.

La Fille du Seigneur Geronte ne me sera jamais de rien.

GERONTE.

C'est elle....

OCTAVE.

Non, Monsieur, je vous demande pardon, mes résolutions sont prises.

SILVESTRE.

Ecoutez....

OCTAVE.

Non, tay-toy, je n'écoute rien.

ARGANTE.

Ta Femme....

OCTAVE.

Non, vous dy-je, mon Pere, je mourray plûtost, que de quitter mon aimable Hiacinte. *Traversant le Theatre pour aller à elle.* Ouy, vous avez beau faire, la voilà celle à qui ma foy est engagée ; je l'aimeray toute ma vie, & je ne veux point d'autre Femme.

ARGANTE.

Hé bien, c'est elle qu'on te donne. Quel diable d'étourdy, qui suit toujours sa pointe.

HIACINTE.

Ouy, Octave, voilà mon Pere que j'ay trouvé, & nous nous voyons hors de peine.

GERONTE

Allons chez moy, nous serons mieux qu'icy pour nous entretenir.

HIACINTE.

Ah, mon Pere, je vous demande par grace que je ne sois point separée de l'aimable Personne que vous voyez : Elle a un merite, qui vous fera concevoir de l'estime pour elle, quand il sera connu de vous.

GERONTE.

Tu veux que je tienne chez moy une Personne qui est aimée de ton Frere, & qui m'a dit tantost au nez mille sottises de moy-mesme ?

ZERBINETTE.

Monsieur, je vous prie de m'excuser. Je n'aurois pas parlé de la sorte, si j'avois sçeu que c'estoit vous, & je ne vous connoissois que de réputation.

GERONTE.

Comment, que de réputation ?

HIACINTE.

Mon Pere, la passion que mon Frere a pour elle, n'a rien de criminel, & je répons de sa vertu.

GERONTE.

Voilà qui est fort bien. Ne voudroit-on point que je mariasse mon Fils avec elle ? Une Fille inconnuë, qui fait le mestier de Coureuse.

SCENE XI.

LEANDRE, OCTAVE, HIACINTE, ZERBINETTE, ARGANTE, GERONTE, SILVESTRE, NERINE.

LEANDRE.

MOn Pere, ne vous plaignez point que j'aime une Inconnuë, sans naissance & sans bien. Ceux de qui je l'ay racheté, viennent de me découvrir qu'elle est de cette Ville, & d'honneste Famille ; que ce sont eux qui l'y ont derobée à l'âge de quatre ans ; & voicy un Bracelet qu'ils m'ont donné, qui pourra nous aider à trouver ses Parens.

ARGANTE.

Helas! à voir ce Bracelet, c'est ma Fille que je perdis à l'âge que vous dites.

GERONTE.

Vostre Fille?

ARGANTE.

Ouy, ce l'est, & j'y vois tous les traits qui m'en peuvent rendre asseuré.

HIACINTE.

O Ciel! que d'avantures extraordinaires!

SCENE XII.

CARLE, LEANDRE, OCTAVE GERONTE, ARGANTE, HIACINTE, ZERBINETTE, SILVESTRE, NERINE.

CARLE.

AH, Messieurs, il vient d'arriver un accident étrange.

GERONTE.

Quoy?

CARLE.

Le pauvre Scapin....

GERONTE.

C'est un Coquin, que je veux faire pendre.

CARLE.

Helas! Monsieur, vous ne serez pas en peine de cela. En passant contre un Bastiment, il luy est tombé sur la teste un Marteau de Tailleur de Pierre, qui luy a brisé l'os, & découvert toute la cervelle. Il se meurt, & il a prié qu'on l'aportast icy pour vous pouvoir parler avant que de mourir.

ARGANTE.

Où est-il?

CARLE.

Le voilà.

SCENE DERNIERE.

SCAPIN, CARLE, GERONTE. ARGANTE, &c.

SCAPIN *apporté par deux Hommes & la teste entourée de linges, comme s'il avoit esté bien blessé.*

AHy, ahy. Messieurs, vous me voyez.... Ahy, vous me voyez dans un étrange état. Ahy. Je n'ay pas voulu mourir, sans venir demander pardon à toutes les personnes que je puis avoir offensées. Ahy. Ouy, Messieurs, avant que de rendre le dernier soûpir, je vous conjure de tout mon cœur, de vouloir me pardonner tout ce que je puis vous avoir fait, & principalement le Seigneur Argante, & le Seigneur Geronte. Ahy.

ARGANTE.

Pour moy, je te pardonne; va, meurs en repos.

SCAPIN.

C'est vous, Monsieur, que j'ay le plus offensé, par les coups de baston que....

GERONTE.

Ne parle point davantage, je te pardonne aussy.

SCAPIN.

C'a esté une temerité bien grande à moy, que les coups de baston que je....

GERONTE.

Laissons cela.

SCAPIN.

J'ay en mourant, une douleur inconcevable des coups de baston que....

GERONTE.

Mon Dieu, tay-toy.

SCAPIN.

Les malheureux coups de baston que je vous....

GE-

GERONTE.

Tay-toy, te dis-je, joublie tout.

SCAPIN.

Helas, quelle bonté! Mais est-ce de bon cœur, Monsieur, que vous me pardonnez ces coups de bâton que....

GERONTE.

Eh ouy. Ne parlons plus de rien; je te pardonne tout, voilà qui est fait.

SCAPIN.

Ah, Monsieur, je me sens tout soulagé depuis cette parole.

GERONTE.

Ouy, mais je te pardonne, à la charge que tu mourras.

SCAPIN.

Comment, Monsieur?

GERONTE.

Je me dédis de ma parole, si tu réchapes.

SCAPIN.

Ahy, ahy. Voilà mes foiblesses qui me reprennent.

ARGANTE.

Seigneur Geronte, en faveur de nostre joye, il faut luy pardonner sans condition.

GERONTE.

Soit.

ARGANTE.

Allons souper ensemble, pour mieux goûter nostre plaisir.

SCAPIN.

Et moy, qu'on me porte au bout de la Table, en attendant que je meure.

FIN.